



La province de Luxembourg.

VOYAGE

A

TRAVERS CHAMPS

PAR

E. VAN BEMMEL ET P. GRAVRAND.

BRUXELLES,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

IMPRIMERIE DE J. STIENON.

1849.

# Voyage à travers champs

par Eugène VAN BEMMEL et Ferdinand GRAVRAND

BRUXELLES, chez les principaux libraires — Imprimerie de J. Stienon — 1849

Rien n'est plus commun, parmi les hommes de tous les pays, que d'aller chercher au loin des beautés, des richesses naturelles ou artistiques, en négligeant celles qu'ils ont pour ainsi dire à leur portée. Si cette observation n'est pas rigoureusement applicable aux Belges, qui, en général, n'aiment guère à voyager, du moins pourrait-on désirer les voir s'enquérir avec un peu plus de soin des trésors de tout genre que renferme leur patrie.

Quelques-unes de nos provinces abondent réellement en sites pittoresques, en monuments d'art, en souvenirs précieux; et, sous ce rapport, le Luxembourg est sans contredit l'une des plus intéressantes. Ce petit coin de terre, en quelque sorte perdu au milieu de la civilisation qui l'entoure, a conservé depuis bien des siècles sa physionomie originale et primitive; sur ce territoire aujourd'hui presque désert, les périodes successives de la domination romaine, les luttes de la féodalité, les hauts faits de la chevalerie, ont laissé des traces ineffaçables. Et cependant le Luxembourg reste oublié de la foule des voyageurs oisifs ou curieux, oublié même du reste de la Belgique, auquel il semble à peine appartenir tant par la configuration du sol que par les mœurs et le caractère de ses habitants.

Aussi, sans prétendre précisément avoir découvert une contrée nouvelle, croyons-nous, avec quelque apparence de raison, avoir exploré des richesses qu'à l'heure présente la plupart de nos compatriotes ne soupçonnent même point.

C'est qu'à la vérité, pour avoir une idée exacte du Luxembourg, il faut se résoudre à parcourir ce pays à pied, à toutes petites journées, le sac sur le dos et l'album sous le bras; marcher au hasard, s'éloigner autant que possible des routes battues; puis, s'arrêter à tout bout de champ, soit pour contempler quelque beau point de vue, soit pour examiner quelque vestige de l'antiquité ou quelque imposante ruine du moyen âge. Telle est la seule manière de voyager avec intérêt dans les Ardennes; telle est aussi celle que nous avons adoptée. La relation que nous publions aujourd'hui n'est, pour ainsi dire, qu'une transcription des notes que nous avons prises sur les lieux mêmes, en courant. Peut-être notre style s'en ressent-il un peu; mais on voudra bien se rappeler qu'en voyage, comme dit Montaigne, «la nécessité des chemins coupe les propos.» Nous nous sommes efforcés d'écrire ainsi, d'après nature, jusqu'à l'histoire de la contrée que nous visitons, en étudiant les monuments, les débris de toute espèce qui se présentaient à nos yeux; et nous pouvons assurer hardiment que quelques jours d'une étude semblable nous en avaient plus appris sur le Luxembourg que les huit volumes in4° du révérend père Bertholet.

On ne doit donc point s'attendre à trouver ici une de ces relations si fort en vogue à notre époque, où le voyage, servant de prétexte, prend sans façon toutes les allures du roman. Nous avons voulu être vrais avant tout, scrupuleux même, et notre ambition sera satisfaite si notre opuscule peut donner une idée juste de ce pays si peu connu jusqu'ici et parfois si mal jugé. Nous n'avons rien ajouté, rien exagéré, rien embelli, persuadés que l'on peut fort bien décrire ou raconter une chose, «sans qu'il soit besoin, comme dit un vieil historien du Luxembourg, de la fonder d'ailleurs par fables et menteries; par lesquels moyens aucuns sont cause que leurs écrits sont aussi peu creux ou ils ont touché la vérité, que là où ils se sont éloignez d'icelle<sup>1</sup>.»

<sup>1</sup> Histoire de la maison de Luxembourg, par Nicolas Vignet, mise en lumière par André du Chesne, Tourangeau. In-12, Paris, 1617.

## De Liège à Comblain-au-Pont

10 septembre 1847

Arrivés à Liège de la veille seulement, nous avons hâte de quitter cette ville — non pas cependant que le séjour n'en soit

fort agréable, les sites enchanteurs, les monuments dignes d'admiration; mais, en y réfléchissant un peu, l'on comprendra que, pour de véritables touristes comme nous le sommes, les villes en général ne peuvent offrir que bien peu de charmes, bien peu d'intérêt même. Que dire de ce que tout le monde connaît? Est-ce à nous de dépendre à nos compatriotes ce qu'eux-mêmes ont vu maintes fois sans doute? de leur raconter ce qu'ils ont lu, ce qu'ils ont appris dès leur enfance dans les histoires et les géographies?

Donc, nous avons hâte de quitter Liège; et ce fut avec une satisfaction inexprimable que nous vîmes se dérouler devant nous les charmantes collines boisées qui séparent la Meuse de l'Ourte. Il s'agissait pour aujourd'hui de remonter cette dernière rivière, en suivant le chemin de halage jusqu'à Comblain-au-Pont, qui se trouve à peu près à moitié chemin de Liège à Durbuy. Quatre petites lieues pour toute une journée, c'est peu, dira-t-on. Sans doute, mais si l'on se rappelle notre manière de voyager, nos allures passablement capricieuses et vagabondes, l'on conviendra que nous n'avions guère trop de temps; on ne s'étonnera pas même que nous soyons arrivés à notre gîte à une heure assez avancée. Mais n'anticipons pas sur les événements, comme disaient les romanciers d'autrefois.

Les gracieuses collines que nous avons aperçues en sortant de la ville forment le bois de Quinquempois, cher à tous les habitants de Liège, et célébré au siècle dernier par un de leurs compatriotes, Pierre Henkart<sup>1</sup>. Le poète décrit les délices de ce nouveau Tempé, comme il l'appelle:

*Là, n'ose la bergère exprimer un refus  
Au berger enhardi qui près d'elle soupire.*

Nous ignorons tout à fait si en 1784, date à laquelle fut composée cette idylle, il y avait des bergers et des bergères qui se faisaient l'amour dans le bois de Quinquempois. Toujours est-il que nous n'avons trouvé aux environs que quelques pauvres ouvriers, travaillant dans les usines du voisinage, et barbouillés des pieds à la tête d'une sorte de poussière rougeâtre.

Après avoir jeté un dernier regard vers Liège, qui paraît dans le lointain enveloppée d'un voile épais de brouillard et de fumée, nous rejoignons à Chênée la délicieuse rivière qui, sous la domination française, donnait son nom à tout le département. Ce n'est ici qu'un cours d'eau fort paisible sur lequel apparaissent de loin en loin quelques bateaux plats. On le voit serpenter entre les saules et les peupliers, au milieu de belles prairies couvertes de fleurs; tandis qu'au loin, les ondulations de quelques collines montrent leur cime chenue au-dessus des bosquets touffus. Tout cet ensemble a quelque chose de doux et de calme qui, sans exciter l'admiration, enchante et réjouit le cœur.

Peu à peu cependant les collines s'élèvent, la vallée se resserre, et nous apercevons, au sommet d'une montagne verdoyante, un vaste château à tourelles élancées qui semble placé là tout exprès pour servir de point de vue. La beauté du lieu, l'ombre et le frais que nous y rencontrons, tout nous engage à faire une halte; et nous en profitons pour prendre une rapide esquisse de ce château, que l'on nous dit être le château de Colonster.

Avant d'arriver à Tilf, nous traversons encore des prés magnifiques, émaillés de colchiques et de scabieuses. Il est aisé de

remarquer qu'il y a, dans les fleurs des champs, des teintes prédominantes selon les saisons. Le printemps s'annonce par le blanc; le jaune paraît un peu plus tard, puis le rosé. A l'époque où nous nous trouvons, le bleu et le lilas dominant sur toutes les autres nuances.

Tilf est un charmant petit village, célèbre par une grotte qui se trouve aux environs, et situé dans un endroit extrêmement pittoresque. Comme il est midi lorsque nous y arrivons, nous nous empressons de passer l'eau et de demander à dîner dans la première auberge venue. Cette auberge porte le titre d'*hôtel de l'Amirauté*. Tout en prenant un repas assez peu en rapport avec cette pompeuse dénomination, nous parlons à l'hôte de la mission qui, plusieurs années auparavant, a mis en émoi la population de ces localités. Ses réponses, passablement irrévérencieuses, nous mettent à même de juger que la mission est loin d'avoir atteint le but qu'elle s'était proposé.

Nous ne pouvons quitter Tilf sans visiter la grotte dont on nous a tant parlé. Aussi ne tardons-nous pas à souhaiter le bonjour à notre hôte fort désappointé de n'avoir pu nous retourner dans son *hôtel*.

— Puisque vous voulez absolument aller jusqu'à Comblain, nous dit-il, vous irez probablement loger chez Ninane. C'est une excellente auberge... pour l'endroit, ajoute-t-il avec un sourire dédaigneux.

Un garçon de seize à dix-huit ans, allègre et robuste comme un enfant des montagnes, nous conduit à la fameuse grotte en question. Cette excavation naturelle, dont nous avons lu souvent des descriptions magnifiques, est tout bonnement un trou presque impraticable, tapissé par moments de stalactites gracieuses ou bizarres, mais qui ne présente aucune salle un peu étendue, aucun phénomène un peu remarquable. Au bout d'une demi-heure de marche dans ce long et étroit souterrain, nous en avons plus qu'assez; l'atmosphère humide et froide qui y règne commence à nous rendre réellement malades, et notre guide nous déclarant que le reste est exactement semblable, nous renonçons de grand cœur à pousser plus avant notre fatigante pérégrination.

La grotte de Tilf, qui, d'après nous, a volé sa réputation, est louée quatre cents francs par an. Chaque visiteur paye un franc d'entrée, plus vingt centimes pour sa chandelle et autant pour celle du guide. Il faut environ deux heures et demie pour parcourir cette sorte de tunnel qui se prolonge à une distance considérable, mais dont on ne connaît pas au juste l'étendue, car on est arrêté par un précipice sur lequel il serait fort dangereux de jeter un pont. Somme toute, cette grotte est loin d'être comparable à celles de Han et de Remouchamps, ou même à la charmante petite grotte de Freyr, sur les bords de la Meuse.

Au sortir de ce vilain trou, la nature nous paraît cent fois plus belle et plus resplendissante; une vue admirable qui se déroule à nos regards achève de dissiper notre mauvaise humeur. Après avoir contemplé un instant cette immense vallée coupée de quelques bouquets de peupliers entre lesquels se promène l'Ourte divisée en plusieurs bras, nous reprenons courageusement notre marche en suivant la rivière. Et il nous faut du courage! car il est deux ou trois heures après midi, le soleil darde en face, et nous n'avons qu'un chemin pavé de cailloux pointus et disjoints, propre seulement aux chevaux qui remorquent les embarcations.

Bientôt apparaît une butte escarpée sur le penchant de laquelle s'élèvent quelques habitations, éparpillées de la manière la plus capricieuse et la plus pittoresque. C'est le village d'Esneur, ou Esneux dans le patois du pays. Nous sommes obligés de quitter l'Ourte, qui fait en cet endroit un circuit de deux lieues pour revenir sur elle-même de l'autre côté du village, et, après une montée assez pénible, nous nous arrêtons à une petite auberge intitulée au *Soleil d'or*. Il y a en effet sur l'enseigne quelque chose de jaune et de rayé en tous sens,

qu'avec un peu de complaisance on peut prendre pour un melon. Une bonne femme que nous trouvons là s'empresse de nous raconter les nouvelles de la commune: c'est dimanche prochain la fête d'Esneur, et l'aubergiste d'en face, qui n'a pour salon qu'une toute petite chambre, s'est mis dans la tête de faire danser; mais on est bien sûr qu'il n'aura personne. Puis, il y a un nouveau curé, à qui l'on doit présenter dimanche un beau bouquet; son prédécesseur, qui est mort au mois d'avril, avait été curé pendant cinquante-sept ans, etc. Au milieu de cette conversation que nous prenons plaisir à exciter, nous voyons passer sur la place du village deux vieilles dames en deuil.

— Tenez, dit l'hôtesse, voilà précisément la sœur de notre ancien curé.

— Et cette autre dame?

— C'est l'organiste du village.

— Ah! l'organiste est une dame?

— Oui, et elle est en même temps directrice de l'école primaire. C'est une Anglaise.

— Et par quel hasard une Anglaise est-elle venue s'établir ici pour remplir ces fonctions?

— Eh bien, c'était une petite fille que M. le curé avait recueillie chez lui; elles étaient deux sœurs, l'autre est morte. Leurs parents avaient péri dans un naufrage. M. le curé les éleva toutes deux et leur fit donner de l'éducation. Quand celle-ci fut en âge de se marier, elle aima mieux rester près de celui qui lui avait sauvé la vie, et depuis elle ne l'a jamais quitté.

Ce récit presque romanesque, que nous rapportons ici textuellement, raconté dans un tel lieu et dans de telles circonstances, excite vivement notre curiosité. Qui sait ce que cette histoire, dont le hasard vient de nous révéler quelques traits, renferme de mystères ignorés, de mystères destinés sans doute à être pour toujours ensevelis dans l'oubli?

A quelque distance d'Esneur, nous nous trouvons assez fatigués pour nous décider à entrer dans un bateau qui remonte l'Ourte. Le crépuscule commence d'ailleurs à se répandre dans la vallée, et nous désespérons presque d'atteindre notre gîte. L'Ourte présente ici les aspects les plus variés; tantôt elle coule paisiblement sur un lit de sable et de mousse, tantôt elle brise ses ondes avec fracas contre des rochers à fleur d'eau qui rendent la navigation fort difficile. A l'un des détours de la rivière, un point de vue d'un effet saisissant s'offre tout à coup à nos yeux. Sur le pic le plus élevé d'un rocher aride, environné de carrières qui donnent au paysage un caractère de tristesse et de désolation, s'élèvent les vestiges du vieux château de Montfort; et, tandis que l'ombre couvre déjà les flancs de la montagne, ces deux ou trois pans de murailles resplendent sous les rayons rougeâtres du soleil couchant.

Bien des légendes merveilleuses, bien des récits populaires se rattachaient jadis à ces ruines imposantes. Il s'y était passé, disait-on, une foule d'épisodes que nous retrouvons dans les anciens romans de chevalerie. Malheureusement pour la poésie, toutes ces traditions locales, qui peignaient si bien et la foi naïve des premiers âges, et l'impression qu'avait laissée dans le peuple la terrible époque féodale, s'effacent de jour en jour davantage. A qui la faute? Le moyen de s'extasier devant les prodiges des fées, des lutins, des génies, à côté des miracles réalisés sous nos yeux par l'industrie humaine? de trembler au souvenir de l'arbitraire et du despotisme, alors que le flot populaire, montant sans cesse, menace d'atteindre le sommet même de l'édifice social?

Il est nuit close lorsque nous sortons du bateau, au confluent de l'Ourte et de l'Amblève. On nous dit qu'en suivant le chemin de halage nous serons en dix minutes chez Ninane, l'aubergiste de Comblain-au-Pont. Bientôt en effet nous apercevons des lueurs qui nous révèlent les premières maisons du

village ; mais le chemin que nous avons pris s'arrête tout à coup. Nous nous trouvons au milieu de débris, de décombres, de monceaux de gravier ; des torrents, des flaques d'eau que l'obscurité nous fait prendre pour des précipices, nous barrent de tous côtés le passage. Nous ne comprenons rien à ces obstacles étranges ; on dirait vraiment que les lutins et les farfadets dont nous parlions tout à l'heure nous ont *jeté un sort*, et se vengent sur nous du dédain et de l'oubli dans lequel on les laisse tomber.

Que faire, cependant ? que devenir ? Appeler ? on ne pourrait nous entendre. Prendre une autre route ? c'est impossible ; nous sommes entre l'Ourte et d'énormes rochers. Rebrousser chemin ? ce serait par trop fort. Après bien des incertitudes, bien des tâtonnements, bien des allées et des venues, nous nous décidons à forcer le passage en avançant prudemment. Au bout d'une demi-heure de zigzags à travers des pierres et des débris de toute espèce, nous voyons nos efforts couronnés de succès, et la première porte à laquelle nous frappons est précisément celle de notre auberge.

<sup>1</sup> Sous le titre de *Loisirs de trois amis*, l'on a réuni, en 1822, les œuvres de trois poètes liégeois : Reynier, Henkart et Bassenge. M. le baron de Stassart a donné, dans la *Biographie universelle* des frères Michaud, une appréciation fort juste de ces trois poètes malheureusement trop peu connus de leurs compatriotes.

## De Comblain-au-Pont à Durbuy

11 septembre

Nous eûmes bientôt l'explication du mystère qui nous avait dérobé subitement le chemin que nous devions suivre. Quelques jours auparavant, un orage épouvantable, comme il s'en forme quelquefois dans les montagnes, avait bouleversé toute cette vallée, fait descendre de toutes parts des torrents affreux, et roulé dans le lit de l'Ourte une telle masse de gravier que le cours de la rivière en avait été interrompu. On nous montre même le lendemain des fragments de rocher, des pierres de taille, des arbres entiers, enlevés par la trombe à quelques centaines de pieds d'élévation, et transportés ainsi jusque sur la rive opposée.

On a peine à se faire une idée de cette dévastation. A une lieue au delà, tout a été détruit, renversé. Des champs entiers de pommes de terre ont été emportés dans la rivière. On nous raconte qu'une femme, voulant sauver son pain qui cuisait dans le four, a été entraînée par les eaux et aurait infailliblement péri, si son père, un vieillard de quatre-vingts ans, ne s'était précipité après elle au péril de sa vie. De pauvres gens qui n'avaient pour tout bien qu'une petite maison l'ont vue s'écrouler devant eux, souvent sur eux, sans pouvoir mettre obstacle aux coups destructeurs de l'ouragan. Ainsi l'eau qui les abreuve, qui les fait vivre, qui leur est d'ordinaire si bonne et si généreuse, s'était ce jour-là transformée en ennemi cruel. Il faudra bien longtemps pour qu'un tel dégât soit réparé.

Comblain-au-Pont est un village fort pittoresque, dominé par un rocher à pic sur lequel s'élève l'église. Le surnom de l'endroit vient naturellement d'un beau pont en pierres qui traversait l'Ourte près de l'embouchure de l'Amblève, et qui, détruit lors de l'invasion française, a été remplacé par un petit pont de bois aujourd'hui tout vermoulu. Quoique ce village n'ait de communication avec le reste de la province que par l'Ourte, il ne laisse pas de posséder un certain commerce de pierres bleues taillées, bien préférables, au dire des maçons, à celles de la province de Namur. Le nouveau pont de la Boverie et le pont du chemin de fer, à Liège, sont construits avec des pierres de Comblain.

Nous avons vu devant la maison de notre hôte une espèce de calvaire sur le piédestal duquel est gravée cette inscription : « Ce monument a été élevé en l'honneur de Jésus-Christ par Henri Sébastien Ninane en 1844. »

Cette dévotion nous a étonnés, car nous avons déjà eu l'oc-

casion d'observer l'esprit quelque peu sceptique qui règne dans ces contrées. Nous avons entendu *raisonner* religion par les bateleurs qui nous conduisaient. Et, à Comblain même, on nous cite quelques passages d'une chanson satirique que l'on vient de faire contre le curé, parce que ledit curé, se fatiguant de monter tous les jours à son église, voudrait s'en faire bâtir une autre sur les bords de l'Ourte.

Comme nous nous disposons à quitter Comblain, on nous fait remarquer un immense roc isolé, situé non loin de là, et dans lequel les habitants du lieu s'obstinent à voir les formes et la pose de Napoléon. A vrai dire, cela ressemble autant à toute autre chose. Nous croyons même y retrouver le simulacre exact d'une fiole d'apothicaire ornée de son bouchon.

Nous continuons à suivre l'Ourte jusqu'à Comblain-la-Tour que nous laissons sur notre gauche. Bientôt nous apercevons les maisons grises et les toits d'ardoise du hameau de Fairon, au milieu duquel s'élève une flèche d'église, grisâtre aussi comme tout ce qui l'entourne. L'hôtesse d'une petite auberge où nous nous arrêtons un instant nous conte de nouveaux détails du terrible orage, et s'étend longuement sur ces désastres, qui, selon son expression, ont été une *épouvantation* pour tout le pays.

En sortant de Fairon, nous prenons un adorable petit sentier qui longe la rivière et serpente au pied d'une colline boisée. De superbes taillis s'étendent en forme de voûte au-dessus de nos têtes et nous abritent contre l'ardeur du soleil, tandis que, pour compléter nos délices, des sources jaillissantes s'échappent de distance en distance du sein du rocher, avec un doux murmure. Malheureusement, comme le système de M. Azais s'applique aussi aux voyages pédestres, nous sommes bientôt forcés d'abandonner notre jolie route, et de nous engager

*Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,  
Et de tous les côtés au soleil exposé.*

Déjà le Luxembourg se fait pressentir ; nous nous élevons insensiblement sans jamais redescendre, l'horizon s'agrandit, la nature prend un aspect plus sauvage.

Nous voici à Hamoir, patrie de deux artistes, les frères Delcour, qui jouirent à leur époque d'une assez grande réputation. Nés vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, ils se distinguèrent, l'un dans la statuaire, l'autre dans la peinture ; et, après avoir passé une partie de leur vie en Italie et en France, ils terminèrent leur carrière dans la ville de Liège, qu'ils enrichirent de leurs œuvres.

Nous nous arrêtons deux ou trois heures à Hamoir, afin de laisser passer la grande chaleur du jour. L'hôte qui nous donne à dîner est un petit homme aux gestes expressifs, aux mouvements saccadés, et dont le langage offre une sorte d'originalité piquante. Il ne manque pas de nous vanter les beautés et les ressources de son village. A l'entendre, Hamoir n'aurait besoin que d'une route un peu plus praticable pour devenir une des plus belles villes connues.

— Je vous *accuse*, dit-il (c'est son expression favorite), je vous accuse que si le gouvernement comprenait mieux ses intérêts, il ferait de Hamoir un chef-lieu d'arrondissement.

Peut-être nous prend-il, à notre équipage d'artistes, pour des ingénieurs chargés d'étudier le pays. Quoi qu'il en soit, nous nous gardons bien de le contrarier le moins du monde dans ses douces illusions, et nous le laissons, par conséquent, fort enchanté de nous.

En partant, nous nous informons de la distance que nous avons encore à parcourir avant d'arriver à Durbuy.

— Je vous accuse deux petites lieues, répond notre hôte ; mais, d'ici là, vous aurez encore bien à *monagner*.

En effet, à peine avons-nous traversé une belle prairie, au milieu de laquelle l'Ourte prend les allures d'un frais et limpide ruisseau, que les montagnes commencent. Il faut se résoudre à

gravir péniblement de colline en colline jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la hauteur du plateau sur lequel s'étendent les Ardennes. Au sommet de cette espèce de gradin gigantesque, l'œil embrasse un horizon immense; de longues montagnes bleuâtres se déroulent dans le lointain, le sol devient de plus en plus aride et sauvage, toute la nature prend un caractère différent de ce que nous avons vu jusqu'ici.

Le premier village où nous arrivons en entrant dans le Luxembourg est Tohogne, gros bourg riche et commerçant, bâti avec soin et solidité. La population entière paraît se trouver dans une sorte d'aisance et de bien-être qui fait plaisir à voir. Cette population, quoique considérable, ne compte, nous dit-on, que deux pauvres inscrits sur la liste de la commune. Combien serait facile, dans un tel pays, la tâche d'une société de bienfaisance ou de philanthropie!

Nous entrons un instant chez un cabaretier, qui fait en même temps un petit commerce de cuirs et de mercerie. La maison et le jardin, quoique fort exigus, sont arrangés avec un goût, une propreté qui nous enchantent. Les fleurs et les plantes grimpan-tes qui envahissent les étroites fenêtres de l'habitation semblent plus belles et plus joyeuses à côté du paysage monotone que nous venons d'avoir sous les yeux.

En quittant Tohogne, nous apercevons au loin sur notre gauche le village de Barvaux, à l'angle formé par l'une des sinuosités de l'Ourte. Près de là nous distinguons une sorte de tour, nommée indifféremment la tour des Francs-maçons ou la tour du Diable: termes que la population ignorante de la contrée regarde sans doute comme synonymes.

Le chemin bordé d'arbres que nous suivons depuis quelque temps débouche tout à coup devant une gorge étroite au fond de laquelle murmure l'Ourte. Cette gorge donne dans une vallée assez spacieuse où s'élèvent, au milieu de quelques touffes d'arbres, un petit clocher bizarre et un vieux château éclairés en ce moment par les derniers rayons du soleil. Autour de nous, la solitude la plus parfaite, le calme le plus profond. D'ici, nul ne soupçonnerait que derrière cet ancien manoir se cache tout un charmant fouillis de maisons, de chaumières, construites pêle-mêle, sans plan et sans ordre. Nul ne se douterait surtout que cette assemblage de quelques habitations porte la dénomination de ville et possède une justice de paix.

Il est vrai que Durbuy est probablement la plus petite ville de la province de Luxembourg, et même du monde entier, puisqu'elle n'a, d'après le dernier recensement, en tout et pour tout que deux cent quatre-vingt-sept habitants, y compris le juge de paix, les gendarmes, le curé et son vicaire, qui, comme on sait, sont ordinairement étrangers à la commune.

## Durbuy

12 septembre

Nous nous trouvons si bien à Durbuy, c'est un séjour si agréable et si pittoresque, la vie y est si douce et si paisible, que nous ne pouvons nous résoudre à quitter cette charmante petite ville, puisque ville il y a. Or, comme nous ne sommes pas pressés le moins du monde, que nous voyageons un peu à l'aventure, sans nul souci du lendemain, nous nous empressons de mettre en pratique ce vieux proverbe cité par Amyot: *Qui bien sta non si mouve*. Cette idée était tellement en rapport avec nos goûts et nos intentions, qu'en mettant le pied à Durbuy chacun de nous deux avait formé le projet d'y rester un jour de plus, et que nous nous trouvâmes ainsi parfaitement d'accord au premier mot qui en fut prononcé.

Il est certain que pour des touristes flâneurs, aimant les beautés de la nature et la vie des champs, Durbuy est bien la plus délicieuse petite ville que l'on puisse trouver. Rien de plus calme, de plus primitif, de plus champêtre que l'aspect de ces rustiques habitations. Tout y respire la joie et la tranquillité du hameau, sans aucun des ennuis, sans aucune des prétentions de

la petite ville de province. Il semble que l'on se trouve là tout de suite comme en famille. Tout le monde se connaît, et à chaque rencontre on se salue, on échange quelques paroles amicales, avec cette politesse affable que nos coutumes ont depuis longtemps bannie des grandes villes. Il est vrai que les routes provinciales, ne passant point à Durbuy, n'ont pas encore pu y répandre ce qu'à tort ou à raison on appelle les bienfaits de la civilisation.

Pendant la semaine, la ville a l'aspect d'une grande ferme; les poules, les oies, les dindons, les porcs y courent en liberté; les femmes tricotent, filent ou épluchent des légumes, assises sur les bancs qui se trouvent devant chaque habitation. Le dimanche, c'est autre chose: l'on revêt ses plus beaux habits pour aller à l'église; puis, la messe finie, chacun rentre chez soi pour dîner, et pendant quelque temps les rues deviennent complètement désertes. L'après-midi l'on se promène dans la ville ou dans les environs, tout familièrement, sans chapeau, absolument comme si l'on se trouvait dans sa cour ou dans son jardin.

Telle est la vie que l'on mène à Durbuy, vie qui nous plaît, qui nous charme et nous enchante. Une observation que nous avons faite du premier abord, et qui se rattache d'ailleurs tout naturellement au caractère simple et naïf de cette population, c'est qu'il y règne un esprit profondément religieux. Hier samedi, à notre arrivée, on nous sut gré de n'avoir pas exigé de la viande; aujourd'hui l'on paraît véritablement enchanté de nous avoir vus assister à la messe avec tout le monde. Car les yeux sont fixés sur nous, on nous examine avec curiosité, on semble fier de nous voir venir tout exprès pour visiter la ville de Durbuy.

On dirait vraiment que cette charmante bourgade se trouve placée là, tout à l'entrée de la province, pour donner aux étrangers un avant-goût du Luxembourg, et surtout l'idée la plus avantageuse de la population ardennaise. En voyant cette existence paisible, ces mœurs primitives et pures, il est impossible d'admettre ce que prétend un auteur français du siècle dernier: *qu'au temps de saint Hubert, les habitants de l'Ardenne étaient encore plus féroces que les bêtes de leurs forêts*.

Aussi l'historien Bertholet s'est-il hâté de réfuter ces paroles par une note où percent naïvement le dépit, l'indignation que lui cause une telle accusation lancée contre ses compatriotes. «Outre que cette proposition est injurieuse, dit-il, elle est tout à fait fautive. Si l'écrivain qui l'a hasardée avait connu ces peuples par lui-même, il aurait été forcé de leur rendre la justice, qu'il n'y en a peut-être pas de plus humains, et qu'à une certaine rusticité près, qui est commune à tous les campagnards, et même à ceux qui cultivent les plus belles provinces en France, les Ardennais peuvent se glorifier d'être gens sincères, de bonne foi, officieux, bons amis, attachés à Dieu et à l'Église, estimant tout le monde, et ne méprisant personne: qualités que chaque peuple n'a certainement pas<sup>1</sup>.»

Pour en revenir à Durbuy, le château que nous avons aperçu en arrivant, et qui s'élève sur un rocher au bord de l'Ourte, est l'ancien château des comtes de Durbuy, appartenant aujourd'hui au duc d'Ursel. Malheureusement, les derniers propriétaires de cette demeure ont eu la pitoyable idée de la moderniser, non-seulement à l'intérieur, mais aussi à l'extérieur en plusieurs endroits. Ils ont été jusqu'à détruire une charmante halle, attenante au château, et toute couverte de sculptures en bois fort anciennes; et cela, parce que certains scrupules religieux avaient, dit-on, fait imaginer que ces sculptures étaient indécentes.

Les anciens historiens nous apprennent que Durbuy fut fondé par les Normands, lorsque ces barbares vinrent porter la dévastation dans les provinces belges. La situation, ajoutent les historiens, leur plaisait sous tous les rapports. La facilité de pouvoir fortifier le rocher qui s'élève au bord de l'Ourte, l'agrément du lieu, la campagne voisine, le passage continuel des

marchands qui transportaient leurs marchandises de la Germanie dans le Brabant, et *vice versa*: tout les engageait à établir dans ces montagnes le siège de leur tyrannie. Cette tradition nous semble du reste assez fabuleuse. Les Normands n'ont guère été fondateurs que dans la Neustrie; et, jusque-là, ils ne firent que ravager les contrées qu'ils parcouraient, sans jamais s'y arrêter.

On ne s'attend point sans doute à ce que nous fassions ici l'histoire du comté de Durbuy, et de tous les princes, comtes et seigneurs auxquels il a appartenu. On s'attend encore moins à ce que nous examinions si Durbuy vient réellement de *tributum*, comme plusieurs étymologistes le soutiennent gravement, à cause du tribut que prélevaient les anciens maîtres de cette forteresse. Qu'il nous suffise de dire que cette petite seigneurie, après avoir été un apanage des cadets de la maison de Namur, passa successivement entre les mains du comte de Namur lui-même, du comte de Champagne, du comte de Hainaut et du comte de Luxembourg.

Hâtons-nous d'ajouter que ces grands événements, racontés avec tant de complaisance par plusieurs historiens, n'ont laissé à Durbuy aucun souvenir d'aucun genre. Les révolutions d'un autre âge, pas plus que les révolutions modernes, ne semblent avoir eu quelque influence sur la paisible population de ce vallon solitaire.

Nous sommes logés ici chez la veuve Truc (à Hamoir on l'appelle madame Turc), à l'enseigne de *la Bonne Société*. La maison est située sur la grand'place du lieu, laquelle grand'place peut avoir l'étendue d'une dizaine de pas en carré. Nous avons tout le bien possible à dire de cette auberge. Les chambres y sont très-propres, le linge très-blanc, la cuisine très-bonne; nous y avons, surtout, reçu de ces soins, de ces prévenances que l'on ne trouve nulle part, même à prix d'argent.

Puisque nous parlons de notre gîte, nous ne pouvons, en conscience, oublier de mentionner ici deux quatrains, placés au bas de deux gravures qui décoraient l'une de nos chambres. La première gravure représente un enfant et un chat; on y lit:

#### L'enfance

*Le chat en maillot peut les enfants amuser  
Tandis qu'ils lui donnent toujours de la bouillie,  
Mais quand à l'impourvu elle sera finie,  
Ses griffes les aussi pourront égratigner.*

La seconde est d'un genre plus sérieux; on y voit un beau monsieur accoudé sur une table toute couverte de compas, de sphères, de cartes géographiques, etc. Elle a pour titre:

#### L'âge viril

*Dans cette âge chacun les plaisirs inutiles  
Fuit, et on travaille, on cherche le nouveau,  
Et on a la solide aussi dans son cerveau  
Et préfère des arts les recherches subtiles.*

Quel dommage que madame Truc n'ait pas songé à se procurer les gravures des deux autres âges de l'homme!

<sup>1</sup> *Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg et du comté de Chiny*, par le R.P. Jean Bertholet, t. II, p. 143, en note. Luxembourg, 1742.

## De Durbuy à Marche

13 septembre

Le lundi matin nous quittons, bien à regret, notre riant séjour pour nous acheminer vers Marche, non sans jeter quelques longs regards derrière nous. Parvenus au haut de la montagne, nous nous arrêtons un instant pour prendre une dernière esquisse de cette vallée ravissante; puis, nous abandonnons l'Ourte, dont il nous serait presque impossible de suivre les mille sinuosités.

De temps en temps, au détour d'un bois, au sommet d'une côte escarpée, nous apercevons encore dans le lointain notre

gracieuse rivière. A mesure que nous avançons, les collines qui la resserrent semblent s'aplanir et disparaître peu à peu. Nous laissons sur notre droite un beau château moderne environné de bois magnifiques, et nous nous trouvons dans une plaine immense entrecoupée de longues lignes de peupliers.

Ici notre itinéraire nous force à traverser l'Ourte, que nous devons ensuite quitter tout à fait pour gagner Marche. Une fraîche et jolie paysanne, qui fait l'office de passeur d'eau, nous dépose sur l'autre rive. Nous gravissons la berge, et nous sommes à Fronville. Ce petit village n'est formé que de quelques misérables huttes en chaume et en argile, qui semblent placées là tout exprès pour habituer les yeux à une nature plus aride et plus triste.

Fronville est pourtant déjà compris dans ce qu'on appelle la Famenne, contrée en général beaucoup plus fertile et mieux cultivée que les Ardennes. Mais les environs de ce village, quoique situés sur la rive gauche de l'Ourte, et ressortissant même à la province de Namur, appartiennent plutôt, par la nature du terrain et la configuration du sol, aux Ardennes proprement dites.

On nous indique dans le langage local le chemin que nous devons suivre pour arriver à Marche. Il faut que nous continuions d'abord «*tôt dreit par delez les mahones jusqu'à l'coron du bois*» (tout droit le long des maisons jusque près du bois); ensuite que nous prenions «*à l'copette un sinte qui mène à une grosse cense*» (au haut de la montagne un sentier qui mène à une grosse ferme). D'après ces renseignements, nous faisons encore environ deux lieues, par une route assez pénible, ne rencontrant que quelques rares paysans, mal vêtus et, comme presque tous les habitants de ces localités, affligés d'un énorme goître. Dans un pays aussi désolé, les distances nous paraissent d'autant plus longues. De loin en loin se présente un poteau indicateur, sur lequel le mot MARCHE écrit en gros caractères nous fait l'effet d'une injonction impitoyable.

Enfin nous venons d'apercevoir la ville que nous cherchons. D'ici le clocher de son église ne ressemble pas mal à une immense sonnette de table, au manche ouvert et percé à jour. Le sol devient sensiblement meilleur; des champs, des jardins bien entretenus, des prairies couvertes de fleurs, se présentent tour à tour. La verdure est plus belle, les arbres plus vigoureux et plus élancés. Nous sommes en pleine Famenne.

Cette langue de terre, qui s'étend, partie sur la province de Luxembourg, partie sur la province de Namur, entre Durbuy et Givet, forme le territoire des anciens *Pæmani* ou Phœmaniens, peuple dont elle a conservé le nom. Ce qui n'empêche pas certains auteurs, se fondant sur l'aridité proverbiale du sol ardennais, de trouver une analogie entre les mots *Famenne* et *famine*: étymologie assez ridicule du reste, mais qui se justifie à certains égards par la comparaison que l'on fait sans doute de la Famenne avec le Condroz, dont le sol est bien meilleur encore.

Par malheur, depuis l'époque où la ville de Marche est devenue célèbre par la conclusion de l'*Édit perpétuel*, qui s'y fit en 1577, quelques écrivains ne se sont pas fait faute de plaisanter sur cette dénomination de *Marche en famine*, et le préjugé a fini par s'étendre et par s'enraciner. Nous trouvons déjà dans les poésies de Scarron une épître du parasite Montmort à un président, laquelle épître commence ainsi:

*O jadis, mon bon président,  
Qui tant faisiez agir ma dent,  
Et maintenant inacostable  
M'avez défendu votre table;  
Le pauvre malheureux chétif  
De Marche en Famine natif, etc.*<sup>1</sup>

Depuis un demi-siècle surtout, la culture de la *Famenne* a fait de remarquables progrès; l'on peut assurer même qu'en certains endroits ce pays n'a rien à envier aux plus belles campagnes de

la Flandre.

Mais, il faut bien le dire, cette fertilité, cette richesse du sol s'allie difficilement au pittoresque du paysage. Les terrains les plus propres à l'agriculture sont aussi, tout naturellement, les plus plats et les plus monotones; et l'agriculture elle-même n'a pas ordinairement pour résultat d'embellir un point de vue, au moins à des yeux d'artiste. Qu'y faire? C'est l'inévitable loi contre laquelle on se révolte en vain depuis des siècles. L'abbé Delille a beau nous dire, de son ton dogmatique:

*L'utile a sa beauté; gardez-vous de l'exclure,*

le bon la Fontaine s'était chargé d'avance de lui répondre, en proclamant la *grâce*

*... plus belle encore que la beauté.*

Or, l'on conviendra que des jardins potagers, avec leurs rangées de choux et de salades, régulièrement alignées, sont en général assez peu gracieux.

Tout en faisant ces réflexions, nous entrons dans la capitale de la Famenne. A notre grand désappointement, nous nous apercevons tout d'abord que cette ville n'offre guère de compensation à l'uniformité de la campagne environnante. Ce n'est qu'un séjour ennuyeux et maussade, privé de tous les agréments que l'on peut rencontrer dans un centre de population; une de ces petites villes qui singent les grandes, comme une pensionnaire de douze ans qui se dresse sur la pointe des pieds pour se donner l'air d'une jeune fille.

Nous nous installons à l'hôtel de *la Cloche*, l'un des meilleurs de Marche, mais qui, à nos yeux du moins, est loin de valoir notre petite auberge de Durbuy. Le résultat de nos informations est qu'en fait de curiosités naturelles et artistiques, la ville possède quelque chose qu'on appelle *le Monument*: sans doute parce qu'aucun édifice ne méritant ce nom, la confusion est impossible.

Vérification faite, ce monument n'est autre chose qu'un saint sépulcre, car dans le langage du pays, comme dans le vieux français, *monument* est synonyme de *tombeau*. C'est donc tout simplement une belle avenue de tilleuls séculaires, montant en pente douce jusqu'à une petite chapelle ou ermitage; de distance en distance se trouvent d'autres petites chapelles grillées, qui contiennent de vieilles gravures représentant les stations de la croix. Tout au haut du *Monument*, puisque monument il y a, on aperçoit la ville de Marche et ses alentours: point de vue dont, par parenthèse, nous nous soucions fort peu.

Une excursion plus intéressante était celle que nous devons faire à Waha, petit village bâti sur un coteau boisé, à une demi-lieue de Marche. C'est là que se trouve une vieille église romane, du XI<sup>e</sup> siècle, presque inconnue de tout le monde, et que M. Eugène Gens, dans *la Belgique monumentale*, a été pour ainsi dire le premier à nous révéler<sup>2</sup>.

Du Monument nous nous dirigeons donc, à travers champs, vers la flèche de cette église, que nous distinguons au-dessus des arbres. Avant d'y arriver, nous passons près du vieux château de Waha, édifice original et gracieux, dont on est en train de faire une ferme; car le propriétaire actuel a trouvé préférable de se construire, tout à côté, une grande maison carrée, parfaitement régulière, et rehaussée d'une superbe couleur jaune. C'est là, nous dit-on, qu'habitait il y a quelques années un comte de Chassenon, qui prétendait enrichir le pays en faisant du vin de myrtilles.

Nous montons au village par une jolie avenue de sapins, et nous allons droit chez le curé du lieu, le prier de bien vouloir nous ouvrir son église. Pour tout observateur superficiel, ce petit temple n'a absolument rien de remarquable. C'est l'architecture romane dans toute sa simplicité, dans toute sa grossièreté même, privée encore de la riche ornementation que nous sommes habitués à y voir. La nef du milieu, plus haute que le

chœur et que les nefs latérales, est percée d'arcades en plein cintre, surmontées de petites fenêtres cintrées aussi. Le chœur, terminé par un mur droit, était jadis éclairé par des fenêtres semblables que l'on a malheureusement bouchées pour élever le maître-autel. Du reste, aucune moulure, aucune décoration murale, aucune de ces formes capricieuses et tourmentées qui, plus tard, semblent devenir inhérentes à ce genre d'architecture.

Nous apercevons, à la gauche du maître-autel, enchâssée dans la muraille, la pierre d'érection de ce petit édifice; on y lit que la dédicace en fut faite l'an 1051 de l'incarnation du Seigneur, la troisième indiction, le 12 des calendes de juillet. Nous regrettons vivement que la longueur de cette inscription nous empêche de la reproduire ici: ce serait sans nul doute un monument fort curieux pour la paléographie.

La chaire de prédication n'est qu'une sorte d'armoire carrée, attachée à l'entrée du chœur, et à laquelle on monte par une véritable échelle à poulailler; mais cette chaire supporte deux bas-reliefs fort anciens, d'un travail admirable, peints et dorés à la manière du moyen âge.

Comme nous allons sortir de l'église, le curé, qui nous en fait les honneurs avec beaucoup de politesse, nous montre un énorme réservoir à pied, placé près de la porte et servant actuellement de bénitier. Le vase est orné de quatre masques grossièrement sculptés placés tout autour à distances égales. Entre deux de ces masques se lit une inscription passablement difficile à interpréter, et que nous prenons grand soin de copier pour la livrer aux recherches des savants et des philologues. La voici exactement, avec la date qui l'accompagne: «1590 MARIE FILLEA POR FVR HVBER Ie HEDREAIRPRSO A AT DONE CEST PISIER POME».

Peut-être la représentation de ces mots sur la pierre est-elle vicieuse ou incorrecte en certains points; peut-être même l'inscription est-elle incomplète. Nous ne nous hasarderons pas à préjuger quelque chose à cet égard. Quant au digne pasteur qui nous accompagne, il s'évertue à y voir du latin, et y perd le peu qu'il en sait.

Nous ne revenons à Marche que vers le soir. A cette heure les rues étroites et mal bâties de la ville prennent une animation singulière. Les faiseuses de dentelle, qui y sont en fort grand nombre, sortent de leurs demeures et s'établissent jusqu'au milieu de la rue, pour mettre à profit la dernière lueur du jour. Ces groupes de femmes, ayant leur carreau sur les genoux et travaillant à qui mieux mieux, ces mille fuseaux qui se croisent, qui s'entre-choquent, avec une rapidité inconcevable et un cliquetis étrange, forment un spectacle des plus curieux.

<sup>1</sup> *Requête de Montmort parasite à un président*. Œuvres de Scarron, t. VIII, p. 236. Amsterdam, 1737.

<sup>2</sup> *La Belgique monumentale*, t. II, p. 98.

## De Marche à La Roche

14 septembre

Ce n'était pas par la ligne directe que nous comptions nous rendre de Marche à la Roche: nous étions trop désireux de rejoindre au plus tôt la capricieuse rivière dont nous souffrions en quelque sorte d'être séparés.

Il ne nous fallut donc pas hésiter beaucoup pour nous résoudre à aller retrouver l'Ourte à Rendez-Sainte-Marie, et à suivre ensuite tous ses détours jusqu'à la Roche. De cette manière nous faisons à la vérité un angle immense, mais nous prenions une route charmante, à peu près inconnue de la plupart des voyageurs.

Malheureusement pour notre excursion, le temps, qui jusqu'ici nous a si bien favorisés, vient de changer tout à coup ce matin. Le ciel est gros de nuages, et une légère bruine, qui dégénère peu à peu en véritable pluie, nous annonce que le reste de la journée sera détestable.

Quoi qu'il en soit, nous prenons bientôt notre parti, et nous nous mettons bravement en route par les chemins de traverse qui doivent nous conduire à Rendeux. Ces chemins serpentent d'abord entre des rochers de schiste noirâtre, s'élèvent sur de magnifiques plateaux boisés, traversent des landes couvertes de bruyères en fleur, et s'enfoncent tour à tour dans des forêts de hêtres, de chênes ou de bouleaux. Mais comment apprécier toutes ces belles choses, comment goûter le charme de ces sites pittoresques, au milieu de la pluie qui nous poursuit, qui pénètre nos vêtements, qui vient forcément refroidir notre enthousiasme ? Qu'est-ce, d'ailleurs, que la nature sans le soleil qui la réchauffe, qui la vivifie en quelque sorte à nos yeux.

Bref, au bout de deux ou trois heures d'une course passablement désagréable, par monts et par vaux, par bois et par bruyères, nous atteignons enfin le petit village de Rendeux-Sainte-Marie, où nous nous empressons de nous sécher tant bien que mal, et de nous réconforter le mieux possible.

Notre hôte, qui est en même temps l'instituteur de la commune, est un petit homme fort causeur et fort prévenant qui semble charmé de pouvoir déployer devant nous ses connaissances et son érudition. Il nous dit que les enfants du village montrent une intelligence et une aptitude extraordinaires, mais qu'il est malheureusement impossible de les faire venir en classe pendant l'été, parce que les parents, peu soucieux de cette éducation, préfèrent les employer aux travaux de la campagne. Il nous dit encore que c'est à la prière du curé qu'il s'est chargé de l'école, mais qu'il désespère de pouvoir faire jamais quelque bien, si une loi ne vient pas rendre l'instruction primaire obligatoire à tout le monde.

Nous ne manquons pas de lui demander des renseignements sur les localités voisines. A notre grande édification, nous apprenons que le village de Marcourt, par lequel nous devons passer pour aller à la Roche, est bâti sur l'emplacement d'un ancien autel élevé à Mercure : d'où lui vient son nom de *Marcourt*, par une légère corruption. Mais ce qui nous intéresse davantage, c'est que près de là, au haut d'une montagne, se trouve l'ermitage de saint Thibaut, où demeure encore un vieil ermite : circonstance qui ne laisse pas de piquer vivement notre curiosité et de nous faire presser notre départ. Par bonheur le temps s'est un peu éclairci pendant notre halte et la pluie a cessé.

De Rendeux-Sainte-Marie à Rendeux-Saint-Lambert il n'y a qu'une enjambée. Ces deux villages sont situés sur la rive gauche de l'Ourte, et on les distingue dans le pays, appelant l'un Rendeux-bas, et l'autre, Rendeux-haut. Nous continuons à longer la rivière pendant l'espace d'une demi-lieue ; puis nous prenons à notre droite un chemin solitaire, qui monte insensiblement, à travers les bois et les broussailles, jusqu'à une hauteur considérable. Plus d'une fois nous nous croyons égarés ; la vallée de l'Ourte a tout à fait disparu, le sentier est à peine frayé, et personne ne se présente pour nous rassurer sur la direction que nous avons prise. Enfin, à travers une percée de la forêt, nous distinguons tout à coup, à la cime d'un mont voisin, le clocheton de l'ermitage s'élevant au-dessus des arbres.

Le sentier décrit ici un demi-cercle et nous conduit presque de plain-pied devant la porte de la chapelle. A droite nous voyons une assez misérable cabane sans fenêtre apparente, et d'où sort un peu de fumée ; nous nous approchons de la porte et nous entendons tousser. C'est là que demeure l'ermitage que nous n'osons encore déranger par une entrée trop brusque.

Il n'y a peut-être pas sur la terre un lieu plus propre au recueillement, à la méditation, que cette petite retraite tout enveloppée de feuillage, et plantée si haut, si haut, que les oiseaux et les pèlerins peuvent seuls y atteindre. A travers les arbres qui nous entourent nous découvrons un immense panorama dans lequel se développe une partie du cours de l'Ourte, avec le village de Marcourt étendu presque à nos pieds.

Nous sommes depuis quelques instants à contempler cette vue magnifique, et à prendre un croquis du petit ermitage, lorsque nous entendons marcher derrière nous. Curieux de savoir quel peut être le mortel assez entreprenant pour s'aventurer dans des lieux aussi écartés, et surtout aussi escarpés que ceux où nous nous trouvons, nous tournons un monticule sur lequel s'élève une sorte de calvaire, et nous avisons un homme vêtu d'une blouse recouverte d'une peau de veau au poil noir et blanc. Nous demandons aussitôt à cet homme s'il connaît l'ermitage et si on peut l'aborder aisément. Il nous répond, de la manière la plus honnête, que le bon ermite nous recevra sans doute avec plaisir, mais qu'il est très-vieux, très-infirme, et qu'il paraît n'avoir plus que quelques jours à vivre.

Que l'on juge de notre curiosité au moment d'entrer dans un ermitage, dans un véritable ermitage, habité par un véritable ermite. Nous qui, comme beaucoup d'autres, ne croyions qu'aux ermitages de théâtre ou de romans, nous qui n'avons vu d'ermites que dans les ouvrages de Walter Scott ou dans l'opéra du *Petit Chaperon rouge*, nous trouver en face d'un de ces hommes qui ont fui le monde pour se nourrir de regrets et s'abreuver de larmes ! C'est à désirer être tout yeux et tout oreilles.

Nous entrons donc dans la cabane, précédés de l'homme à la peau de veau.

— François, dit-il, voici deux messieurs qui viennent vous visiter.

François, ou l'ermitage, est assis sur une chaise basse, à côté d'une table vermoulue sur laquelle se trouvent un chapelet et une blague à tabac. C'est un petit homme, tout courbé, tout cassé, portant une blouse de grosse toile bleue et un bonnet de coton de même couleur. Il tient de la main gauche une pipe, et de la main droite une vieille pincette qu'il enfonce dans un brasier à demi éteint pour en retirer le charbon qui doit lui servir à allumer son tabac.

— Entrez, messieurs, dit-il. Que notre divin Sauveur vous bénisse, et la très-sainte Vierge Marie, sa glorieuse mère, et le bienheureux saint Thibaut, et toute la cour céleste !

Nous nous asseyons en face de lui, et la conversation s'engage. Nous lui demandons s'il y a longtemps qu'il s'est fait ermite, quel âge il a, s'il n'a jamais été marié, enfin comment il peut vivre aussi tristement, toujours seul et presque sans secours. A toutes ces questions il répond avec prévenance et simplicité ; il nous dit qu'il a soixante et dix-huit ans, qu'il y en a huit qu'il habite l'ermitage, que sa dévotion à la glorieuse Vierge Marie et au bienheureux saint Thibaut l'empêche d'être jamais seul, et qu'il passe son temps à prier le Seigneur de bien vouloir le recevoir un jour dans « la cour céleste ». Il nous apprend encore qu'il n'a jamais été marié, « quoique, dit-il, ce soit un bel état que le mariage quand on rencontre bien ; mais quand on ne rencontre pas bien, ajoute-t-il en élevant la voix, c'est un enfer anticipé ! »

— Il y a quelques années, continue-t-il, j'étais encore fort et bien portant ; je portais facilement un sac de sel. Mais un jour que j'étais allé au village, une femme me prit ma clef, par pure méchanceté, et sans que je m'en fusse aperçu ; de sorte qu'arrivé au haut de la montagne je ne pus ouvrir ma porte, et je dus passer la nuit en plein air, couché sur le gazon. C'était au mois de novembre. Je crus bien que j'en mourrais ; quand on me releva, je n'avais plus de sentiment du tout ; mais puisque le bon Dieu ne m'a pas repris, c'est qu'il ne me croit pas encore digne d'entrer dans la cour céleste. C'est cet homme que vous avez vu qui prend soin de moi ; il m'apporte à manger et à boire, il me couche et me lève comme un enfant, car je suis incapable maintenant de faire la moindre chose. C'est un bien brave homme, aimant Dieu et son prochain.

Nous lui demandons encore comment l'idée lui est venue de se faire ermite.



— C'est bien simple, réplique-t-il. L'ermitage était devenu vacant par la mort de mon prédécesseur. J'avais toujours eu une grande dévotion au bienheureux saint Thibaut; je fis donc une prière dans laquelle je disais à Notre-Seigneur Jésus-Christ: «Mon Dieu! si vous me destinez à être ermite, et si c'est ma vocation, faites que je sois nommé à Saint-Thibaut; mais si vous ne m'en croyez pas digne, éloignez de moi cette pensée.» Comme je sentais tous les jours mon désir s'accroître, j'allai demander la place. On me répondit qu'il y en avait déjà six qui s'étaient présentés avant moi, et que tous avaient autant de titres pour l'obtenir. Je retournai chez moi avec résignation. Le lendemain on m'envoya les clefs de l'ermitage.

Pendant cette longue conversation, nous pouvons à loisir considérer l'étrange vieillard qui nous raconte ainsi sa vie et ses pensées. Sa figure, sans avoir rien de noble ni de distingué, n'est pas non plus tout à fait vulgaire. Du reste, on n'y remarque aucunement ce caractère d'inspiration et d'exaltation avec lequel on a coutume de représenter les ermites de romans, ni même cette originalité piquante que le monde leur prête volontiers. Une chose, surtout, contribue à dépouiller notre ermite de son auréole poétique; c'est qu'il ne finit aucune période de son discours sans aspirer quelques bouffées de tabac, dans le but de ne pas laisser éteindre sa pipe: ce qui produit des *ppa, ppa, ppa*, plus ou moins énergiques, qui donnent souvent à ses paroles les plus sérieuses une tournure singulièrement burlesque.

D'après les renseignements que nous prenons plus tard dans les villages d'alentour, notre ermite est né à la Roche et se nomme François Rulle. Il a toujours honnêtement gagné sa vie, en faisant le métier de voiturier; il jouissait même d'une sorte d'aisance, que la mort de son frère était venue augmenter, lorsque l'idée lui vint de quitter le monde. Ce n'est ni un hypocrite ni un paresseux: il s'est fait ermite de bonne foi, sans arrière-pensée, avec une dévotion entière et véritable. Peut-être bien se mêle-t-il un peu de vanité involontaire et tout innocente à l'existence humble et austère de l'anachorète: peut-être éprouve-t-il un secret plaisir à se savoir l'idole de toute la contrée, l'objet de l'admiration des paysans du voisinage qui le considèrent comme un saint. Toujours est-il qu'il est sincère lorsqu'il dit qu'il refuserait de changer son sort contre une fortune royale, et nous sommes persuadés qu'il n'a d'autre but que d'entrer un jour, comme il le dit à chaque instant, dans «la cour céleste».

Nous souhaitons enfin bonjour et bonne santé au vieil ermite, qui nous accompagne de ses bénédictions et nous promet de prier chaque jour pour nous le divin Sauveur, la sainte Vierge Marie, sa glorieuse mère, le bienheureux saint Thibaut et... toute la cour céleste. Nous descendons de la montagne par un sentier en zigzag, très-roide et très-étroit, qui conduit au bord de l'Ourte. Nous passons la rivière dans un bac, et nous nous trouvons sur un sol aride et rocailleux, au milieu de quelques misérables chaumières disséminées. C'est le village de Marcourt.

En face de Marcourt se déroulent les coteaux tapissés de verdure dont nous avons suivi la crête pour atteindre l'ermitage de Saint-Thibaut. La montagne où se trouve cet ermitage se détache des autres et forme un cône verdoyant, d'une élévation prodigieuse; il a, dit-on, près de 2,900 pieds. C'est là que se trouvait, à peu près à mi-côte, l'ancien château de Montaigu, dont il reste à peine aujourd'hui quelque vestige. Les comtes de Montaigu, qui apparaissent dans l'histoire dès l'an 1027, durent sans doute à la situation de leur demeure la prépondérance dont ils semblaient jouir dans les affaires de toute la contrée. Plusieurs actes importants faits par l'évêque de Liège, le comte de Namur et le comte de Hainaut, portent la signature et même le consentement exprès du comte de Montaigu.

Comme nous cherchons à déchiffrer quelques vieilles pierres

tumulaires incrustées dans le mur de l'église de Marcourt, l'étymologie que nous a donnée notre instituteur de Rendeux nous revient en mémoire. A notre grand étonnement, cette étymologie se trouve rappelée dans plusieurs épitaphes latines par la traduction que l'on y a faite du mot Marcourt. On y lit: *Hic jacet, etc...* MERCURÆ pastor.

Il nous semble, à nous, qu'il serait beaucoup plus simple de considérer ce nom comme composé des deux mots *mark*, limites, confins, et *ourte*, l'Ourte; ce qui signifierait ainsi: *frontière de l'Ourte*: origine d'autant plus vraisemblable que la ville de Marche, non loin de là, tire aussi son nom de ce vieux mot *mark* ou *marche* (basse latinité *marca*). Après tout, nous ne trouvons, il est vrai, aucun inconvénient bien grave à faire dériver le nom de Marcourt du dieu *Mercure*, et le nom de Marche du dieu *Mars*, ainsi que le veulent certains historiens classiquement imbus de leurs antiquités romaines.

Pour atteindre la Roche avant le soir, il nous faut suivre le chemin direct, en nous éloignant parfois de la rivière. Ce chemin est des plus accidentés: à peine est-on parvenu au sommet d'une côte escarpée, qu'il s'agit de la redescendre pour en gravir aussitôt une nouvelle d'un accès également difficile. Du haut d'une de ces côtes nous apercevons le petit village de Jupille, dont l'église, bâtie sur un rocher à pic au bord de l'Ourte, semble se mirer dans les ondes limpides de la rivière. Nous touchons enfin à une dernière colline, de beaucoup plus élevée que les autres, sur le plateau de laquelle s'étend un hameau du nom de *Cielle*. Nul doute que ce nom ne provienne de la situation, et que les deux dernières lettres ne soient le résultat de quelque scrupule religieux, d'une pieuse faute d'orthographe.

En descendant de Cielle nous voyons une immense vallée, de l'aspect le plus pittoresque et le plus romantique, se déployer tout à coup à nos regards. L'Ourte serpente gracieusement autour de quelques ondulations de terrain couronnées d'une riche culture, dont les lignes verdoyantes se détachent vigoureusement au premier plan. Puis, de chaque côté, s'élèvent des rochers énormes, qui vont en se rétrécissant jusqu'à quelques vieilles tours noirâtres dont la silhouette apparaît à l'extrémité de ce magnifique tableau.

Ce site est sans contredit l'un des plus enchanteurs que l'on puisse rencontrer en Belgique. Aucune description ne pourrait faire concevoir le charme, l'émotion profonde que l'on éprouve à mesure que l'on s'avance vers la Roche. Il semble presque impossible de ne pas contempler avec ravissement cet antique château, admirablement placé au point de jonction de quatre ou cinq belles vallées, cette nature sauvage et grandiose qui l'environne, ces tourelles à demi ruinées empreintes de tous les souvenirs, de toute la poésie du moyen âge, et même cette petite ville capricieusement groupée au pied du vieux château, comme si elle en attendait encore une protection devenue à jamais illusoire.

## De la Roche à Bastogne

15 septembre

L'histoire de la Roche est celle de tous les duchés, comtés, marquisats, seigneuries, qui s'établirent dans cette partie des Gaules pendant le moyen âge. Ce n'est ordinairement qu'un château fort, bâti primitivement par les Romains, occupé ensuite par les conquérants venus de la Germanie, fortifié avec plus de soin après les invasions normandes, et qui forme peu à peu le siège d'un petit État pour ainsi dire indépendant. Puis, ce petit État commence à perdre de son importance à mesure que d'autres États voisins s'accroissent et prédominent; il ne constitue bientôt plus qu'un fief, un apanage, un simple accessoire, et finit par disparaître tout à fait.

C'est cette progression historique que suivit aussi le comté de la Roche. Seulement, à cause de la situation merveilleuse-

ment choisie qu'occupait le château, de cette situation qui, avant l'invention de la poudre à canon, devait être réellement inexpugnable, l'État ne laissa pas d'acquérir une certaine puissance. Nous voyons, vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle, un comte Henri refuser de souscrire à la *paix de Dieu*, instituée pour mettre fin aux désordres et aux brigandages de l'époque féodale. Nous le voyons même soutenir, à cette occasion, un siège de sept mois contre les armées réunies des comtes de Bouillon, d'Ardenne, de Limbourg, de Luxembourg, de Namur, de Hainaut, de Louvain, de Gueldre, de Looz, de Vienne, de Salins, de Juliers, de Montaigu et de Moha.

Ce qui étonnera plus encore, c'est que Henri sut se tirer de cette guerre avec honneur, grâce à un stratagème assez plaisant. Réduit à la dernière extrémité, il laissa sortir du château, comme par mégarde, un porc bien gros et bien nourri, dont l'embonpoint fit concevoir aux ennemis une idée avantageuse des vivres et des provisions des assiégés. Aussi les seigneurs ligüés ne tardèrent-ils pas à conclure un accommodement qui laissa le comte de la Roche entièrement libre de ne pas se soumettre au *tribunal de paix*.

On voit que cette fameuse *paix de Dieu*, instituée en 1082 par l'évêque de Liège Henri de Verdun, fut non-seulement d'une exécution fort difficile, mais servit elle-même de prétexte à des guerres. L'anecdote que nous avons rapportée pourra du reste donner une idée de l'importance qu'avait acquise le petit comté de la Roche, alors réuni au comté de Durbuy. Nous nous abstenons d'en suivre l'histoire, depuis l'époque où il fut enclavé dans le comté de Luxembourg, jusqu'au moment où Louis XIV fit convertir cette demeure féodale en forteresse moderne garnie de bastions et de meurtrières.

Tel qu'il se présente aujourd'hui, l'antique château de la Roche forme un des débris les plus imposants de notre moyen âge. On conçoit que cette situation admirable, que le caractère grandiose de ces constructions, ont dû inspirer de tout temps les romanciers et les poètes. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la Roche pour comprendre à la fois, et l'esprit de toutes les épopées chevaleresques des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, et la raison pour laquelle toutes, sans exception, ont placé leur scène dans les Ardennes.

De nos jours encore, les traditions, les récits merveilleux foisonnent dans ces environs; le peuple les conserve religieusement, avec une bonne foi, une crédulité sans doute bien rare dans notre siècle. Il est surtout une croyance singulière que l'on rencontre encore généralement dans toutes les provinces de la Gaule un peu éloignées du mouvement civilisateur, particulièrement dans les lieux où se trouvent des restes de construction celtique: c'est la croyance à un *veau d'or* ou à un *bœuf d'or* enfoui sous quelque ruine par les premiers habitants de la contrée. Or cette légende forme ici une tradition locale, avec la seule variante qu'au lieu d'un veau, c'est une *gade* (une chèvre) qui en est le sujet. L'ermite de Saint-Thibaut, à qui nous en parlions, ne nous a-t-il pas assuré que la *gade d'or* fut un jour trouvée dans une ancienne tour qu'on nomme *la tour des Sarrasins*, et même qu'elle fut vendue à un orfèvre de Liège qui la paya de toute sa fortune?

Dans l'intention de bien voir et le château et la ville de la Roche, nous gravissons un sentier roide et étroit, pratiqué dans le flanc d'un rocher énorme. Ce rocher, qui s'appelle dans le pays *Corrumont*, se dresse à pic en face de la ville, de l'autre côté de l'Ourte.

De cet endroit la vue est magnifique. Nous dominons cette masse noirâtre de murailles et de tourelles qui formaient jadis le château. À demi ruinées, tapissées de mousse et de lierre, surmontées de quelques maigres arbrisseaux, ces constructions semblent se confondre avec le rocher même sur lequel elles s'élèvent. Tout autour s'étendent des habitations bâties d'une

façon irrégulière, rustique même, pour la plupart en bois et en argile, et seulement séparées par de petites rues étroites et tortueuses. Des gorges et des montagnes de l'aspect le plus pittoresque et le plus varié se prolongent au loin; tandis qu'à nos pieds serpente la rivière qui forme un long circuit autour de la ville.

Avant de quitter Corrumont, nous nous faisons indiquer un certain siège de Pépin de Herstal, qui, d'après la tradition, se trouve taillé dans le rocher sur lequel nous sommes. Les paysans auxquels nous nous adressons nous montrent un roc de forme bizarre. «C'est là, disent-ils, que le roi Pépin vint s'asseoir pendant qu'on *bombardait* la ville.» Ce naïf anachronisme nous fait sourire. On sait que sous ledit *roi* l'on n'avait encore inventé aucune espèce de poudre; et il est clair que nos interlocuteurs sont complètement étrangers à cette invention.

D'après ce que nous avons dit plus haut de la construction des maisons à la Roche, on conçoit que l'incendie doit y être l'une des calamités les plus communes. Aussi voyons-nous affiché, dans la salle de notre hôtel (*l'hôtel des Ardennes*, tenu par M. Tacheny-Lepraille), un règlement qui défend sous les peines les plus rigoureuses la moindre imprudence pouvant donner lieu à l'incendie. Des visites domiciliaires ont lieu fréquemment à cet effet; il est défendu de porter du feu d'une maison à l'autre, de fumer dans les rues, etc.

Il faut cependant que nous nous mettions en route pour Bastogne. C'est avec un véritable regret que nous nous y décidons; on a peine à s'arracher à des sites aussi pittoresques, à des lieux qui réveillent autant d'idées, autant de souvenirs. Aussi ne pouvons-nous comprendre comment la petite ville de la Roche n'est pas plus connue, même en Belgique; comment elle ne forme pas le séjour de prédilection, le rendez-vous général des poètes et des artistes.

Le pays que nous allons avoir à traverser n'offre que de vastes landes désertes et presque partout stériles. C'est l'Ardenne dans toute sa nudité sauvage, dans toute sa froide et austère monotonie.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché de trouver ici un aperçu des environs de la Roche, écrit en 1605 par le père Bertelius ou Bertels, abbé d'Epternacht, dans son *Historia Luxemburgensis*. Nous nous permettons de traduire en entier ce passage, parce qu'il donne une idée assez exacte de la contrée, et qu'il renferme une étymologie, sinon juste, au moins l'une des meilleures, du mot Ardenne.

«Le comté de la Roche.... comprend un territoire pour la plus grande partie stérile; mais l'industrie humaine et un travail obstiné le rendent assez productif pour que les habitants puissent y récolter abondamment du froment (c'est probablement du seigle que l'auteur veut dire), de l'avoine, et la nourriture nécessaire à leurs bestiaux. À cet effet, ils procèdent ordinairement de cette façon: après avoir débarrassé le champ des buissons, des épines et des arbustes qui l'occupaient, ils fendent la surface du sol au moyen de divers instruments, et la divisent en parties à peu près de même forme, avec lesquelles ils élèvent des monceaux en manière de fours. Puis ils mettent le feu aux épines, aux sarments, au petit bois qu'ils ont placés sous le monceau, et toute la masse, brûlant en même temps, subit une altération complète: ce qui rend cette terre propre à faire croître les graines qu'on y sème ensuite. De là quelques-uns prétendent que cette région, avec toutes celles de même nature qui l'avoisinent, a reçu le nom d'*Ardenne*, du mot *brûler* (latin *ardere*, vieux français *arder*), parce qu'il est nécessaire de brûler la terre pour lui faire produire ses fruits. Grâce à ces travaux continuels, à la température qui est très-froide, et à une nourriture sobre, les habitants de ce pays jouissent d'une santé robuste et d'une vie ordinairement de longue durée<sup>1</sup>.»

Ces détails donnés par le père Bertels sont encore aujourd'hui

d'hui de la plus grande exactitude. Le procédé de mise en culture, qu'il décrit avec tant de complaisance, est ce qu'on appelle en agriculture l'écobuage ou l'essartement, et dans le langage du pays le *sartage*. C'est encore la méthode employée, surtout pour commencer un défrichement, de préférence à celle qui consiste à enterrer les bruyères au moyen de la charrue. Nous reviendrons un peu plus tard sur ces détails pour les compléter, autant que cela nous sera possible, par des observations et des renseignements recueillis sur les lieux mêmes.

La route de la Roche à Bastogne est fort aisée à trouver, quoiqu'elle soit à peine tracée sur ce sol aride et rocailleux; une fois la direction bien prise, il suffit de continuer devant soi, sans aller ni à droite ni à gauche. En sortant de la Roche, nous suivons un chemin montueux, d'où nous découvrons quelque temps encore les tourelles pittoresques de notre beau château. Il y a quelque chose de profondément mélancolique à voir ces ruines, s'élevant sombres et silencieuses du sein de ces magnifiques vallées, comme pour rappeler au siècle présent la puissance et la grandeur d'un autre âge. Vue d'ici, la situation de la Roche rappelle un peu celle du château de Montaigne près de Dinant.

De vastes panoramas se déroulent à nos regards; à l'horizon, de longues montagnes bleues se confondent presque avec l'azur du ciel. Puis le sol devient plus plat, plus uniforme, en prenant cet aspect aride et désolé qui distingue les Ardennes. Ce ne sont que landes immenses couvertes de bruyères, ou parsemées de fougère et de genêt; que quelques ondulations de terrain, dont les cimes dépouillées ne présentent que des touffes éparses d'une herbe maigre et souffrante. Çà et là, au milieu des bruyères, se dresse quelque fragment de roche quartzreuse dont l'éclatante blancheur coupe d'une façon singulière la monotonie du paysage. Enfin de petites fumées bleuâtres, que nous voyons s'élever au loin, nous annoncent que le procédé mentionné par le père Bertels est toujours en usage dans ces localités.

Nous faisons ainsi environ deux lieues, sans rencontrer un village, sans rencontrer même un être vivant, et nous apercevons de nouveau l'Ourte qu'il nous faut traverser en cet endroit pour gagner Bastogne. Notre rivière ne coule plus ici dans une belle et spacieuse vallée, mais dans une véritable crevasse sur les parois de laquelle s'étend une abondante végétation qui contraste agréablement avec la sécheresse de la nature environnante. Nous trouvons là deux ou trois habitations agglomérées, que l'on appelle collectivement dans le pays *la Cense au Pont*: une pluie battante arrivée inopinément nous force à y chercher un abri. On nous y sert du pain très-noir, du beurre très-salé et de la bière très-sûre. C'est tout notre dîner pour aujourd'hui: il est impossible de se procurer autre chose jusqu'à Bastogne.

Après avoir longuement causé avec les paysans qui nous donnent l'hospitalité, après avoir puisé dans leurs discours une foule de petites observations dont nous nous promettons bien de profiter, nous reprenons gaiement notre voyage. Nous nous arrêtons encore un instant à dessiner une de ces misérables chaumières, ou plutôt de ces huttes enfoncées dans la terre, qui servent de demeure à quelques malheureux tout à fait isolés au milieu de ce désert. Le chef de la famille, véritable paria de la civilisation, nous dit qu'il a construit lui-même cette chétive habitation sur un terrain qu'il a d'abord loué, puis acheté au curé de l'endroit. Il ajoute que l'hectare qu'il possède lui a coûté la somme modique de *dix pièces*, c'est-à-dire cinquante francs, car des bruyères ne peuvent valoir davantage. Mais s'il avait, dit-il, de la chaux vive à sa disposition, le travail de défrichement, qu'il a entrepris péniblement depuis plusieurs années, ne tarderait pas à rendre ce terrain productif et même fertile.

Quant au mode de construction de sa demeure, rien n'est plus simple. Il a commencé par creuser une cave carrée; puis il a rassemblé tout autour des pierres empruntées au sol même, en recouvrant le tout d'un toit formé de genêt et de gazons. De

grosses dalles informes, placées debout contre les angles, servent à les soutenir et à les fortifier. Et tout cela, avec la charpente du toit, la fenêtre, la porte et les ferrures nécessaires, a encore coûté quatre-vingts francs à ce malheureux, qui du reste ne se plaint pas trop, bien qu'il doive entretenir une famille composée d'une femme et de six enfants. Le pauvre paysan semble ignorer tout à fait qu'il puisse exister au monde des hommes jouissant d'une vie plus commode, d'un bien-être plus grand.

Nous laissons Bertogne à notre gauche, et, environ une lieue plus loin, nous arrivons à Longchamp, triste village où nous ne trouvons pas même un cabaret pour nous reposer et pour étancher notre soif. En sortant de ce dernier endroit, nous rencontrons une charrette dans laquelle sont assis joyeusement de nouveaux mariés, en costume du pays, mais en costume de noce. L'épousée surtout paraît rayonnante et fière sous son énorme chapeau de paille, garni de rubans verts et roses, et de l'ample bavolet de calicot blanc en usage dans le pays pour se garantir le cou des rayons du soleil; le marié a le sarrau et le chapeau rond à larges bords que portent tous les paysans de l'Ardenne. On ne peut pas dire que ces costumes soient le moins du monde élégants ou gracieux; mais ils ont néanmoins quelque chose de pittoresque et d'original qui plaît à l'œil. Il est assez singulier que ce soit à *Longchamp* que nous trouvions ainsi les modes du pays dans toute leur splendeur.

Nous venons d'apercevoir Bastogne s'étalant en quelque sorte au sommet d'un large plateau. Le ciel s'est complètement éclairci; l'horizon s'enflamme des vives et dernières lueurs du jour. De nombreux troupeaux de vaches marchent lentement devant nous, et l'on entend résonner au loin les cornets des bouviers. A chaque instant, des bœufs, attelés deux à deux par les cornes, passent à côté de nous, traînant à leur suite de petites voitures de forme originale, toutes chargées de fumier de genêt.

Notre surprise est grande, en débouchant à Bastogne, de nous trouver dans une large rue, s'élevant en pente douce, et bordée, de chaque côté, de maisons bien bâties et de jolies boutiques. C'est un spectacle plein de charme pour les voyageurs pédestres que l'apparition d'une telle ville, après les misérables villages et les plaines incultes que l'on est obligé de traverser pour y arriver. Le surnom bizarre de *Paris en Ardenne*, que l'on donne à Bastogne, tient sans doute beaucoup plus à sa situation qu'à ses agréments particuliers. C'est une véritable oasis au milieu du désert.

<sup>1</sup> Joan Bertelii, *Historia Luxemburgensis, seu Commentarius quo ducum Luxemburgensium ortus, progressus, etc.* Coloniae, 1605, in-4°, p. 103 seqq.

## Bastogne

16 septembre

Le Luxembourg est connu des chasseurs comme l'un des pays les plus favorables à toute espèce de chasse, surtout à celle du gros gibier. Les amateurs de bonne chère connaissent aussi l'Ardenne sous le rapport de ses truites, de ses jambons et de ses gigots. Mais, pour ce qui est du reste, on s'en occupe fort peu; l'opinion généralement répandue ne voit dans cette province qu'un pays aride, improductif, dont il est impossible de tirer le moindre parti.

Comme la pluie nous retient aujourd'hui à Bastogne, et comme Bastogne est précisément au beau milieu des Ardennes, nous allons nous occuper un moment de réhabiliter quelque peu cette contrée dans l'esprit des agronomes et des cultivateurs. Nous ne ferons pour cela que, rassembler ici les notes que nous avons prises sur les lieux mêmes, que mentionner les faits qui s'offrent à nos yeux.

Si le sol de l'Ardenne présente autant de plaines arides, autant de landes perdues pour la culture, la faute n'en est certainement ni au sol, ni au climat, mais à la mauvaise distribution des forces capables d'agir sur cette terre, à l'ignorance des

vrais principes de l'agriculture, et surtout au manque de débouchés, au défaut de communications, à l'éloignement de tout centre commercial.

On peut dire en principe, et à proprement parler, qu'il n'existe pas de terres absolument mauvaises; et celles-ci même, pour être infertiles, ne sont point en général frappées de stérilité. La preuve la plus évidente qu'on en puisse donner, c'est qu'autour des villes et des gros villages les campagnes ont subi une transformation complète. Mais, ce serait une grave erreur que d'assimiler le sol du Luxembourg à celui de la Flandre, et de croire que l'on pourrait parvenir à en tirer le même produit avec des engrais suffisants. Le point capital en agriculture est de bien se rendre compte de la nature du terrain, de ses éléments constitutifs, de ses propriétés, de ses forces, pour apprécier les améliorations et ensuite la culture dont ce terrain est susceptible. Tout le travail de l'homme n'a pour but que d'aider la nature, non de la changer.

Dans l'état actuel, ce sont surtout des amendements et des stimulants que réclame, en général, le sol de l'Ardenne. Quelques terrains d'une nature pierreuse, ou trop inclinés vers le nord, ne paraissent guère susceptibles que de reboisement; mais la plupart des landes couvertes aujourd'hui de bruyères ou de genêts pourraient aisément être transformées, soit en prairies artificielles, soit en bonnes terres labourables. D'ailleurs, en laissant même de côté toute discussion sur la force productrice de ce sol, une chose paraît incontestable: c'est que, si les transports étaient moins coûteux et les communications plus faciles, les habitants pourraient, au moyen d'un assolement bien combiné, éviter de laisser leurs meilleurs terrains en jachère pendant six, sept et quelquefois dix ans<sup>1</sup>.

Cependant ces jachères ne sont pas complètement inutiles. Les bruyères qui couvrent bientôt les champs privés de culture servent, dans leur floraison, à l'exploitation des abeilles, dont on s'occupe en certains endroits avec beaucoup de soin. Les genêts, ou la *genète*, comme disent les paysans, après avoir été employés à la litière des bestiaux, forment un assez bon fumier. Enfin toutes les plantes sauvages qui foisonnent dans les terres en friche offrent une pâture abondante aux bœufs, aux moutons, aux chèvres, et suppléent à tous les produits de l'agriculture pastorale.

C'est donc l'entretien des bestiaux qui est pour les Ardennais la principale ressource et la branche la plus importante de leur industrie agricole. La petite ville où nous nous trouvons est divisée, sous ce rapport, en deux grandes sections dont chacune a son troupeau. Chaque matin, à un signal donné par le cornet à bouquin, bœufs, vaches, chèvres et moutons sortent des différentes étables pour se rendre aux vaines pâtures, c'est-à-dire aux biens communaux restés en jachère. Il suffit d'un ou deux pâtres pour gouverner tout ce bétail, et pour le faire rentrer, le soir, avec le même ordre et la même ponctualité.

Les troupeaux de l'Ardenne constituaient déjà, sous la domination romaine, un commerce assez considérable. Strabon, dans sa *Géographie*, parle des laines et de la viande salée que l'Italie tirait de ce pays. Varron, *De re rustica*, cite les jambons et les saucissons, dont les Romains se montraient friands. Pline et Jules César mentionnent aussi ces richesses particulières à la contrée... Mais assez d'érudition comme cela: revenons à nos moutons.

Ces moutons sont de petite taille, comme tous les animaux de l'Ardenne; mais leur chair ferme et succulente possède un goût de terroir très-délicat; aussi est-elle fort recherchée des gastronomes. Il en est de même de la chair des bœufs et des porcs. Malheureusement pour le commerce du pays, et surtout pour celui de Bastogne, la maladie des pommes de terre a fait réduire, aujourd'hui, de près des deux tiers le nombre des porcs élevés dans ces localités.

Quant aux chevaux ardennais, dont les Commentaires de

César faisaient déjà l'éloge, ils sont généralement connus et estimés comme nerveux, sobres, durs au travail. C'est une race excellente, qui tient beaucoup de l'arabe, et qui serait en outre susceptible d'amélioration. On en voit du reste peu dans le pays même. Ce sont les bœufs qui servent au labourage et à toute l'exploitation agricole, comme cela se pratiquait chez la plupart des anciens peuples; et même, pour plus grande ressemblance, ces bœufs sont attelés par les cornes, c'est-à-dire attachés au joug. Cet aspect a quelque chose non-seulement de très-pittoresque, mais de simple et de primitif qui charme au premier abord. Il y a dans ces bœufs courbés sous un même joug, et traînant pesamment la charrue, un souvenir vague de l'antiquité, une sorte de parfum des idylles de Théocrite ou des *Bucoliques*.

Il paraît que ce n'est pas la poésie seule qui gagne à cette coutume. Comme toute la force des bœufs est dans leur front, il est naturel de leur faire simplement pousser un joug, sans contrarier ni leurs mouvements, ni la position ordinaire de leur tête, qui est d'être penchée en avant. L'usage du collier gêne leur attitude et leur respiration; il les prive en outre de la plus grande partie de leur vigueur.

Par tout ce que nous venons de dire, on voit que l'Ardenne n'est pas, à beaucoup près, aussi stérile, aussi pauvre, aussi désolée qu'on le croit généralement. On voit combien ce pays diffère de la Flandre, essentiellement, sous toute espèce de rapports; mais on comprend aussi qu'il a son caractère à lui, ses qualités propres, dont on pourrait incontestablement et sans trop d'efforts tirer le plus grand parti. Nous nous proposons de revenir encore sur ce sujet, dans la suite de notre excursion, lorsque l'occasion s'en présentera.

L'hôtel de M. Defrise, où nous sommes logés à Bastogne, est situé tout au haut de la ville, sur une grande place non pavée, entourée d'habitations rustiques. Nous profitons de quelques moments de répit que la pluie veut bien nous accorder pour parcourir un peu les rues, ou plutôt la rue, car nous avons déjà dit qu'il n'y en a qu'une à Bastogne. La foule de noms allemands que nous remarquons sur les enseignes, et quelques uniformes de douaniers apparaissant ça et là, nous annoncent que nous ne sommes pas loin du Luxembourg allemand. Il n'y a en effet qu'une bonne lieue de Bastogne à la frontière.

Le seul monument remarquable que nous ayons à visiter à Bastogne est l'église paroissiale. Le cimetière qui entoure cette église avance en partie dans la rue, de manière à servir de point de vue à toute la ville. Nous ne savons si les habitants trouvent ce coup d'œil fort agréable et fort récréatif. Ce ne sont que larges croix de marbre noir, d'un aspect passablement sinistre; puis des statues de marbre blanc qui semblent s'élever au-dessus de quelques tombeaux, absolument comme les nonnes au troisième acte de *Robert le Diable*.

L'église en elle-même est un édifice fort remarquable, de la première architecture ogivale; mais plusieurs modifications, en rapport avec d'autres styles, lui ôtent le caractère austère et mystique qu'elle devait avoir primitivement. Les trois voûtes, d'égale hauteur, sont enrichies de nervures élégantes, et décorées de peintures à fresque dans le goût du XVI<sup>e</sup> siècle. Sur l'une des clefs de la voûte du milieu se lit l'inscription suivante: *Ceste voulte fust faite par Jan de Killyn en 1536*. Le porche latéral et les fenêtres sont d'un style original et gracieux; les boiseries du chœur et du jubé sont d'une exécution fort ancienne et fort remarquable. Quant à la chaire, sculptée dans le genre renaissance, elle nous a semblé moins belle qu'on ne le dit généralement.

Tout cela, malheureusement, se trouve dans un état de dégradation, de délabrement, qui fait peine. Et cependant, ce petit temple, convenablement réparé, formerait peut-être un monument des plus curieux pour l'histoire de notre architecture. Nous ne savons pas trop à qui nous en prendre de l'abandon dans lequel on laisse ce charmant édifice: mais toujours est-il

que c'est une honte. L'église est encombrée d'une foule d'ornements bizarres et de fort mauvais goût; les statues de marbre sont affublées de beaux habits brodés, presque fashionables; les autels latéraux, qui, placés de travers, compromettent quelque peu la sécurité des fidèles, se trouvent magnifiquement peints à neuf, probablement par le vitrier du canton. Enfin la réparation des voûtes a été dirigée avec une telle entente du style et de la couleur, qu'une partie en a été tout bonnement replâtrée à la chaux, et une autre partie recouverte d'un superbe badigeon tantôt rouge, tantôt bleu, selon le caprice de l'ouvrier.

<sup>1</sup> Au moment où nous mettons sous presse, vient de paraître un mémoire intitulé: *Exposé général de l'agriculture luxembourgeoise*, par Henri le Docte. Bruxelles, 1849 (fin d'août). L'auteur y fait une dissertation raisonnée sur les meilleurs moyens de fertiliser les Ardennes, sous le triple point de vue de la création de forêts, de prairies et de terres arables.

## De Bastogne à Saint-Hubert

17 septembre

Nous ne pouvons quitter Bastogne sans dire un mot de l'histoire de cette ville, histoire qui ne ressemble point à celle des autres petits États voisins.

Notre abbé Bertels, que nous avons déjà longuement cité plus haut, s'efforce de prouver que Bastogne doit sa fondation et son nom à Battan ou Batton, fils d'un roi des Cattes. C'est bien possible. Du reste, les douze ou quinze variantes du mot Bastogne, mentionnées par les auteurs les plus recommandables, peuvent donner prise à une foule de conjectures. On a le choix sous ce rapport entre *Batsonacum*, *Belsonacum*, *Belsonancum*, *Belslangium*, *Beslancium*, *Bislanc*, *Bastenacht*, *Bastungne*, *Basthonia*, *Bastognia*, *Bastaigne* et *Bastogne*.

Pendant le moyen âge, la ville et le territoire de Bastogne formèrent une sorte de commune indépendante, gouvernée par un préteur ou mayer dont les fonctions étaient à vie. Ce mayer, assisté d'échevins pris parmi les citoyens, faisait les lois, et, avec l'aide de quelques assesseurs, jugeait toute espèce de contestations. Les habitants, disent les historiens, avaient un grand renom de courage, de prudence, et surtout d'habileté dans la direction de leurs affaires. Ce qui, joint à la situation favorable de la ville, fit affluer les marchandises et établir dans ce lieu un marché considérable. Toutes ces circonstances, d'après les mêmes historiens, contribuèrent à faire donner à Bastogne le surnom de *Paris en Ardenne*: qualification à laquelle nous avons d'abord donné un tout autre sens.

De Bastogne à Saint-Hubert il y a la grande route, qui, pour rejoindre à Champlon celles de la Roche et de Marche, fait un énorme coude. Il est donc tout naturel pour nous de prendre les chemins de traverse, qui nous paraissent toujours mille fois préférables, lors même qu'ils allongent notre itinéraire. Ces chemins, d'ailleurs, vont nous faire retrouver l'Ourte à Amberloux, et nous faire traverser des bois magnifiques d'un aspect vraiment sauvage: tandis qu'en suivant la route nous n'aurions guère à voir qu'une clairière, appelée *la Converserie* parce que saint Hubert, d'après la tradition, s'y convertit au christianisme, et près de là un petit carré de terrain, entouré d'une haie, où le roi Léopold a tué un loup.

Nous faisons d'abord environ deux lieues, par une route soigneusement macadamisée et parfaitement entretenue, qui traverse les jardins et les bois d'une superbe maison de campagne. Puis, au delà du village de Flamierge, nous prenons, à travers champs, le sentier qui doit nous mener à Amberloux. Un percepteur de barrière, chez qui nous nous arrêtons un instant, nous donne toutes les indications nécessaires, et nous recommande de suivre, en cas de doute, le chemin le plus *effrayé*.

Le pays que nous parcourons est celui où l'on a découvert le plus d'antiquités romaines et même celtiques. Il semble que les peuplades belges qui habitaient les Ardennes avant la conquête de César aient choisi ces lieux pour le centre de leur civilisa-

tion, et pour leur point de réunion lorsqu'il s'agissait de traiter des affaires d'intérêt commun. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un désert.

Après avoir aperçu dans le lointain quelques petites bourgades peu importantes, nous atteignons de nouveau l'Ourte, qui n'est plus ici qu'un large ruisseau grossi par les pluies de la veille et promenant ses ondes entre des collines aux coteaux *modérés*, pour nous servir de l'expression de M. Sainte-Beuve. A quelque distance se voit une église moderne bâtie en briques, et surmontée d'une tour carrée assez disgracieuse. Nous nous demandons si c'est bien là cette église d'Amberloux, construite sur l'emplacement d'un temple de Diane, cette église aux environs de laquelle on a trouvé tant de vestiges de l'antiquité. Pour nous en informer, nous arrêtons au passage un prêtre assez pauvrement vêtu, qui semble venir de cet endroit en marchant fort vite. C'est précisément le curé du village. Il nous exprime ses regrets de n'avoir pas le temps de rebrousser chemin pour nous faire les honneurs de son église. Néanmoins, afin de nous être utile autant qu'il est en son pouvoir de le faire, il s'empresse de nous donner avec une rapidité, une précision et surtout une concision très-remarquables, toutes les explications que nous pouvons désirer.

Il nous dit que l'église, d'origine assez ancienne, a été reconstruite il y a quelques années presque totalement; que l'on voit au-dessus de la porte d'entrée la fameuse inscription, *curia arduenn*, qui a excité les recherches et les commentaires de tant d'érudits; qu'il y a dans le réduit de gauche, en entrant à l'église, un réservoir fait d'une pierre semblable à celle sur laquelle se trouve l'inscription: réservoir qui a dû servir primitivement à l'eau lustrale, et plus tard sans doute aux fonts baptismaux. Il ajoute qu'il s'est vu dans la nécessité d'en faire arrondir le socle. «J'ai mal fait, peut-être, continue-t-il, mais je n'avais malheureusement pas d'autre pierre à ma disposition; du reste ce socle n'était orné que d'une guirlande de chêne sculptée.»

Suivant la recommandation du digne pasteur, nous nous dirigeons vers le presbytère pour y prendre les clefs de l'église. Ce presbytère n'est qu'une pauvre maison mal construite et mal couverte: si mal couverte même que l'on est obligé de faire sécher au jube, à côté des soufflets de l'orgue, les semences destinées au jardin du curé. Nous frappons à la porte, une fois, deux fois, trois fois, sans obtenir de réponse; enfin, nous voyons accourir, du fond de la prairie, un homme en sarrau, qui, sur notre demande, s'empresse de nous accompagner.

Toutes les indications du curé sont parfaitement exactes. Après les avoir soigneusement vérifiées, nous nous mettons à fureter curieusement dans tous les coins et les recoins du temple, espérant découvrir quelque débris, quelque trésor inconnu ou tout au moins inexploré. Au bout d'une demi-heure de vaines recherches, nous voyons, dans la sacristie, une vieille croix d'argent assez bien travaillée, destinée à surmonter la bannière de la paroisse les jours de procession. Mais qu'est-ce qu'une antiquité de deux siècles tout à côté des vestiges de l'époque gallo-romaine?

Nous revenons donc devant la façade de l'église, où se trouvent, enchâssés dans un cadre de pierres bleues, les deux mots mystérieux:

CVRIA ARDVENN

Nous n'examinerons pas ici toutes les interprétations, toutes les conjectures, auxquelles ce peu de lettres ont donné lieu. Déjà Christophorus Browerus, dans ses *Annales de Trèves*, parle de cette inscription, alors incrustée dans la tour du saint édifice. Cet auteur décide hardiment qu'Amberloux était le lieu de rendez-vous des chefs belges ligués contre César; et il raconte même qu'Induciomar, qui était à la tête des Tréviriens, y convoqua une assemblée des Gaulois, pour déclarer traître à la patrie Cingétorix, chef d'une faction opposée.

Le père Wilhelm, qui écrivait vers 1630, rapporte aussi l'inscription; mais, d'après ses conjectures, qui paraissent beaucoup plus raisonnables, elle indique simplement le lieu où, pendant le moyen âge, les comtes rendaient la justice. Car, quoi qu'il en soit, on ne peut attribuer ni à Induciomar, ni aux Trévirien, ces lettres latines; et quant aux Romains, ils ne possédaient à Amberloux aucune espèce de château <sup>1</sup>.

Hâtons-nous de faire observer, pour ne pas trop discréditer notre petite église, que l'on a réellement retrouvé dans ses fondations, en la reconstruisant, l'autel de Diane dont parlait la tradition: autel déposé aujourd'hui au musée de Luxembourg.

De chaque côté du fameux *Curia Arduenn*, et sur la même façade, se voit une inscription de date récente, n'ayant rapport qu'à la restauration de l'église; mais ces deux inscriptions prouvent combien l'on attachait d'importance à ce petit édifice. Les voici:

DEO OPTIMO MAXIMO  
SUB INVOCATIONE  
BEATÆ MARIÆ VIRGINIS  
ET SANCTI MARTINI  
ÆDIFICATUM.  
LEONI XII. P. M.  
MUNIFICENTIA REGIS COLLEGIÏ TRIUM ORDINUM  
DUCATUS  
PIISQUE PAROCHIANORUM LABORIBUS.  
MDCCCXXXVIII

En quittant l'homme qui nous a ouvert l'église, nous le prions de nous indiquer une auberge. A notre grand désappointement, il nous répond qu'il n'y en a pas à Amberloux, ni dans les villages voisins, et que nous serons probablement obligés d'aller jusqu'à Bonnerue avant de trouver à manger.

Notre chemin côtoie l'Ourte pendant quelque temps, et la traverse ensuite sur un petit pont d'une seule arche pour entrer au hameau de Tonny, d'où il continue vers Bonnerue. C'est la dernière fois que nous devons rencontrer la jolie rivière qui, depuis Liège, nous a procuré tant de jouissance, tant de bonheur. Adieu donc les charmants vallons, si verdoyants et si fleuris! Adieu les hautes montagnes d'où l'on découvre de si beaux panoramas! Adieu les coteaux boisés, où châteaux et chaumières se cachent mystérieusement, comme des nids sous le feuillage! Longtemps encore nous voyons l'Ourte déployer ses capricieux méandres à travers les bruyères, et briller dans le lointain comme un long ruban d'argent. Longtemps encore nous entendons ses ondes cristallines murmurer doucement en roulant sur le gravier. Puis tout s'évanouit, tout s'efface. En vrais pèlerins que nous sommes, il faut continuer notre route, sans regarder en arrière; il faut fermer notre âme aux affections, aux regrets; il faut... dîner enfin, car notre appétit devient intolérable.

On nous indique une maison blanche précédée d'une petite cour: c'est la seule auberge que l'on puisse trouver à deux lieues à la ronde. Il est peut-être curieux de connaître ce que l'on peut obtenir, en fait de nourriture, dans un pays aussi pauvre, aussi stérile en apparence. Or, comme c'est aujourd'hui vendredi, on nous sert de la soupe au lait, des pommes de terre, des haricots, des œufs à la coque, une excellente omelette au sucre, et un dessert composé de poires, de beurre et de fromage: ce qui, assaisonné par l'appétit, forme sans doute un repas très-raisonnable. Le tout nous coûte, à chacun, la modique somme de soixante centimes.

Il y a, à la même table que nous, un ancien militaire pensionné, un vieux de la vieille, comme on dit, faisant des cuirs à profusion, mais avec un aplomb et une politesse dignes d'un ex-maréchal des logis de la garde impériale. Il habite depuis longtemps le petit village de Bonnerue, qu'il préfère à tous les pays du monde, et passe son temps à pêcher dans l'Ourte ou à prendre des grives au lacet. Naturellement, il aime à raconter ses campagnes, car il a pris part à toutes celles de l'empereur. A Waterloo, il servait sous les drapeaux du prince d'Orange; et,

comme nous lui parlons des trahisons qui ont fait perdre cette bataille à Napoléon, il nous dit que c'est toujours la trahison qui sert d'excuse aux vaincus.

Nos hôtes sont aussi de très-braves gens. L'aïeul de la famille est un ancien receveur qui a fait valoir ses droits à la retraite; il est assis patriarcalement dans son grand fauteuil de cuir, et répond, de temps à autre, quelques paroles bienveillantes aux longues phrases de l'ex-maréchal des logis.

En sortant de Bonnerue nous nous trouvons dans le bois de Bande, l'une des parties encore subsistantes de l'antique forêt des Ardennes. L'aspect de ce bois a quelque chose de majestueux et de vraiment sauvage. Ce ne sont que chênes énormes largement espacés, et que la cognée du bûcheron n'a jamais mutilés; aussi leurs troncs moussus sont-ils chargés, à partir du sol, d'un magnifique branchage. C'est presque une forêt vierge, présentant la nature dans toute sa puissance, dans toute sa grandeur: une de ces forêts destinées à faire les délices du peintre.

Il serait certes assez difficile pour nous de trouver notre chemin à travers une végétation aussi luxuriante, si l'on n'était précisément occupé à percer, dans ce bois, une route qui doit relier Saint-Hubert à Martelange. Nous pouvons donc aisément nous guider d'après la direction du remblai que l'on est en train de former.

Ces routes empierrées à la Mac-Adam doivent se construire nécessairement avec assez de lenteur et de difficulté; mais comme les pierres sont fournies par les rochers voisins, quelquefois par le sol même, et qu'il serait d'ailleurs presque impossible de se procurer et même d'employer sur un pareil terrain les pavés ordinaires, c'est la seule méthode dont on puisse faire usage. A cet effet, dès que le remblai est établi, on y pose d'abord des fragments de schiste, sur champ, les uns contre les autres; cela fait, on recouvre ce pavé de pierres concassées, ordinairement de quartz, et l'on répand encore sur le tout un cailloutis plus fin. De telles routes, entretenues constamment et avec grand soin, sont de véritables planchers, unis, faciles et supérieurs sous tous les rapports aux chaussées ordinaires; mais négligées, elles deviennent bientôt tout à fait impraticables.

Nous ne manquons pas de nous arrêter longuement dans notre belle forêt, en flânant pour ainsi dire de côté et d'autre, en cueillant les myrtilles et les mûres sauvages que nous trouvons sous nos pas. Car c'est un des plaisirs du voyage pédestre de faire un peu ce qu'on appelle l'école buissonnière, et certes il nous est bien difficile de ne pas goûter sur notre passage aux fruits que la nature, en bonne mère, nous offre gratuitement.

Au sortir du bois, une vaste étendue de pays se déploie à nos regards, en formant quelques ondulations recouvertes de bruyères ou de prairies; et au centre de cette solitude immense, s'élève seule une magnifique église gothique. D'ici, l'apparition de cet édifice a quelque chose de saisissant, de féérique; car la petite ville de Saint-Hubert, qui n'est en réalité que l'accessoire de son église, se trouve entièrement cachée dans un repli du terrain. Combien il a fallu de temps et d'efforts, de richesse et de puissance, pour bâtir au milieu de ce désert, loin de toute ville, de toutes communications, l'un des temples les plus remarquables de la chrétienté!

Aussi est-ce à des miracles que l'église de Saint-Hubert doit et sa fondation, et sa restauration, et ses accroissements, et toute sa prospérité.

Pour commencer par sa fondation, les anciens actes du monastère racontaient que Plectrude, femme de Pépin de Herstal, se promenant un jour de son château d'Ambrà à son château d'Amberloux, s'endormit par hasard sous un arbre; et qu'à son réveil elle vit tomber du ciel un petit billet, par lequel il lui était enjoint de céder aux serviteurs de Dieu son domaine d'Ambrà, appelé alors par les habitants *Andain* ou *Andage*.

En 825, les religieux du monastère d'Andain obtinrent de

l'évêque de Liège, Walcand, le corps de saint Hubert qui était regardé comme l'apôtre des Ardennes. L'endroit, qui prit dès lors le nom du saint, ne tarda pas à voir accourir les pèlerins, et surtout les malheureux atteints de la rage, frappés d'aliénation mentale, ou possédés du démon: accidents pour la guérison desquels les reliques de saint Hubert avaient une vertu miraculeuse.

Enrichis par de pieuses largesses, les moines se trouvèrent à même de rebâtir complètement leur église, et ce fut leur vingt-cinquième abbé, Jean de Wahart (mort en 1167), qui se chargea de ce soin. Le nouveau temple ne parut sans doute pas assez beau encore, et l'édifice admirable que nous voyons aujourd'hui, commencé par Nicolas de Malaise, quarante-cinquième abbé (mort en 1538), fut achevé sous Remacle de Marche (mort en 1564).

Malheureusement, en 1568, une troupe de calvinistes français, commandée par un certain Janlius, s'empara du monastère, détruisit le cloître, massacra les religieux, et finit par mettre le feu à l'église, dont la tour s'écroula tout entière. L'un des historiens qui donnent les détails de ce désastre ajoute que saint Hubert ne tarda pas à s'en venger, en envoyant à ces «méchants vauriens» toutes les maladies dont ses reliques avaient la vertu de préserver. Il nous semble cependant, quant à nous, que pour avoir eu seulement la pensée de détruire un si beau monument, les calvinistes de Janlius devaient être déjà, non-seulement possédés du plus mauvais esprit, mais réellement enragés.

<sup>1</sup> Wilthemii *Lualiburgensia sive Luxemburgum romanum*, lib. VII, cap. 3, *in fine*. Voy. l'édition récente de cet ouvrage, publiée avec grand soin par le docteur Néjén, Luxembourg, 1842.

## Saint-Hubert

18 septembre

L'église de Saint-Hubert est si belle, que ce n'est vraiment pas trop de consacrer un jour tout entier à l'admirer. Nous nous trouvons d'ailleurs on ne peut mieux à l'hôtel de M. Magerotte-Stévenotte; et, comme nous n'avons rien à voir de particulier à Neufchâteau, il nous semble naturel de ne pas aller, par le seul désir de gagner du chemin, courir la chance d'avoir un gîte moins confortable.

Nous rencontrons ici un Anglais qui a passé dix-huit années de sa vie à voyager: ce qui pourtant n'a pas complètement effacé chez lui la physionomie nationale, ni surtout ce flegme et cette roideur caractéristiques. Notre Anglais a franchi tous les précipices, pénétré dans toutes les mines, gravi tous les pics neigeux ou fleuris, traversé toutes les mers avec accompagnement d'orages et de tempêtes. Il nous parle beaucoup de son projet d'acheter le vieux château de la Roche, pour le rétablir dans son premier état sans y rien changer. Nous nous empressons d'entrer dans ses idées, d'autant mieux que nous nous attristions, peu de jours auparavant, de voir ces ruines si impitoyablement mutilées.

La première chose que nous faisons en nous levant est d'aller visiter l'église. La façade, qui frappe d'abord nos regards, ne présente qu'une architecture bâtarde, sans style, sans caractère et sans goût; rien de plus laid, de plus disgracieux, si ce n'est peut-être les deux tours lourdes et massives qui surmontent cette façade. Ce sont là les reconstructions opérées après l'incendie dont nous avons parlé plus haut.

Mais à peine est-on entré dans l'église, que cette impression désagréable fait place au plus vif sentiment d'admiration. Il est impossible de donner une idée de cet aspect imposant et grandiose, de cet ensemble plein de richesse et de splendeur. Il faudrait épuiser toutes les formules de l'enthousiasme pour essayer même de rendre les sensations qu'on éprouve. C'est le sublime de l'art.

Nous ne sommes point de ceux qui ne voient dans l'archi-

ture gothique que des sentiments vagues et confus, des symboles plus ou moins éloignés, des idées toutes mystiques; mais nous ne sommes point non plus de ceux qui réduisent cette architecture à des formules mathématiques, à de simples applications de l'hélice ou de la cycloïde. Pour nous, l'idée de l'ogive ne se trouve ni dans la représentation symbolique de l'infini, ni dans la courbe décrite par un point d'une circonférence roulant sur un plan. L'architecture gothique n'est qu'une des formes de cet art admirable qui, comme tous les autres arts, n'a pour but que d'imiter la nature dans ses manifestations les plus élevées, les plus complètes. L'architecture gothique, de même que les architectures indoue, égyptienne, grecque, byzantine, n'est que l'expression d'une nature locale, en quelque sorte idéalisée et développée par la symétrie des formes, l'harmonie des proportions, l'ordre le plus parfait dans l'ensemble et dans les détails.

Les diverses formes de l'art architectural éveillent nécessairement, comme la nature même, des impressions, des idées toutes différentes. Pour ne parler ici que du style ogival tertiaire, dans lequel est conçu le plan de l'église de Saint-Hubert, on sent dès l'abord, avant même tout examen, que ce style offre un autre caractère que le gothique primitif. Ce n'est plus ce sentiment de recueillement, de vénération profonde, que l'on éprouve malgré soi en entrant dans l'église de Notre-Dame à Bruges, ou dans l'église de Dinant, ou même dans l'église presque ruinée de l'abbaye de Villers. Il y a dans l'architecture que nous avons sous les yeux quelque chose de plus ouvert, de plus mondain, de plus orgueilleux peut-être. On s'aperçoit bientôt que la religion chrétienne, telle qu'elle existait au XV<sup>e</sup> siècle, a seule présidé à l'édification de ce temple; on comprend que la foi naïve, énergique, puissante, qui, peu de temps auparavant, avait enfanté cette même architecture, ne l'animait plus dès lors de son souffle vivifiant.

Nonobstant ce vice, qui est pour ainsi dire purement moral, il faut reconnaître que l'église de Saint-Hubert est un véritable chef-d'œuvre. C'est du moins, incontestablement, ce qu'il y a de plus beau dans le style ogival tertiaire. Les détails, les ornements, répandus souvent à profusion dans ce style, n'ont été employés ici qu'avec la plus grande modération et le meilleur goût. On n'y remarque point cette surcharge de dentelles et de festons, ce luxe exubérant de feuillage, de guirlandes et de bouquets; le dessin des nervures, des ogives, des balustrades, a même quelque chose de sévère, qui donne à l'ensemble un véritable caractère de majesté.

L'église offre naturellement la forme d'une croix latine. Malheureusement les stalles qui entourent le chœur inférieur ont été prolongées de chaque côté de manière à envahir complètement le transept: disposition qui nuit considérablement à l'harmonie générale de l'édifice. Les cinq nefs présentent les proportions les plus élégantes et les plus gracieuses. Les colonnes, dénuées de chapiteaux, s'appuient sur des bases octogones revêtues de marbre. De ces bases partent des nervures, dont la plupart s'épanouissent à la hauteur des nefs latérales, tandis qu'une seule d'entre elles se prolonge, entre les fenêtres, jusqu'à la voûte du milieu. Les meneaux de ces fenêtres, caractérisés par la forme prismatique et *flamboyante*, offrent dans leur partie supérieure les dessins les plus variés et les plus compliqués.

Le maître-autel, l'escalier avec balustrades qui mène au chœur supérieur, et les autels latéraux qui terminent les stalles en dehors du premier chœur, sont d'un luxe, d'une splendeur remarquables; le tout est de marbre, ainsi que le revêtement extérieur des stalles et les bases des colonnes. Les boiseries qui ornent le pourtour des stalles sont aussi d'un admirable travail; les panneaux des hauts dossiers représentent d'un côté la vie de saint Hubert, de l'autre celle de saint Benoît. C'est la règle de ce dernier saint que les religieux de Saint-Hubert suivaient dans leur monastère. Il est seulement à regretter que ces lambris, que ces autels, tout fastueux qu'ils sont, ne cadrent ni

avec le style ni avec les proportions de l'église.

Sous le chœur règne une crypte assez étendue, pavée de quelques pierres tumulaires. Au delà de cette crypte se trouvent, dit-on, des caveaux encore inexplorés. Quoi qu'il en soit, les contes et les traditions ne manquent pas et sur le lieu où le corps de saint Hubert doit avoir été inhumé, et sur les richesses énormes que les moines, en fuyant le monastère, ont cachées dans ces caveaux mystérieux.

L'on s'occupe précisément en ce moment d'approprier une chapelle <sup>1</sup>, où devra être placé le tombeau, ou plutôt le cénotaphe de saint Hubert. Le travail de ce monument a été confié au ciseau de M. Geefs. Tout le monde ici attend avec impatience le jour où l'on pourra célébrer par des fêtes solennelles le placement du célèbre tombeau. Nous n'affirmerons pas que cette impatience soit due seulement à la dévotion des habitants... Disons que c'est à la reconnaissance qu'ils ont envers le saint patron qui les fait vivre, qui attire chez eux pèlerins et voyageurs, qui seul enfin procure à la petite ville tout son commerce et toute sa prospérité.

Pour en revenir à notre église, il est probable qu'elle a été plusieurs fois reconstruite presque entièrement. Les parties inférieures des tours, jusqu'à la hauteur de la seconde voûte, remontent évidemment à une époque beaucoup plus reculée que le reste de l'édifice. Sous la première voûte on remarque encore des arcs, des chapiteaux et des bases de colonnettes qui appartiennent au style ogival primaire. La seule date que l'on ait trouvée dans tout l'édifice, et que l'on suppose être la date de l'achèvement total, attendu qu'elle est placée sur un bénitier, est celle de l'année 1576. Quant aux voûtes de la grande nef, du chœur et des transepts, elles ont sans doute été reconstruites après l'incendie allumé par les calvinistes. Cette conjecture se fonde sur ce que, contrairement aux autres basiliques, les nervures de ces voûtes sont en briques, et en outre sur la date 1683 que présentent deux clefs de voûte au transept nord.

Nous avons vu plus haut que cette église fut plusieurs fois totalement reconstruite. Les nombreuses dévastations qu'elle subit nécessitèrent aussi des restaurations fréquentes. L'abbaye de Saint-Hubert fut pillée en 880 par les Normands, en 954 par les Danois et les Hongrois, en 1568 et 1587 par les calvinistes, en 1797 enfin par les révolutionnaires. A cette dernière époque, la suppression de l'abbaye aurait infailliblement entraîné la destruction de l'église, si les habitants de Saint-Hubert ne s'étaient associés pour racheter le temple au profit de la commune, et si l'évêque de Namur, M. Pisani de la Gaude, n'était parvenu, par son célèbre mandement du 6 janvier 1809, à faire compléter le prix de rachat.

Lorsqu'on se place au milieu de l'église de Saint-Hubert, et que l'on considère ce magnifique ensemble de lignes à la fois sévères et gracieuses, cette sublime harmonie architecturale, on ne peut s'empêcher de déplorer le faux goût qui est venu interrompre ce coup d'œil admirable par un entassement de boiseries et de marbres, malheureusement trop beaux et trop riches pour qu'on les fasse jamais disparaître. Mais, ce qui n'est ni riche ni beau, c'est la chaire de vérité, espèce de boîte informe, accrochée à l'une des colonnes, et dont le couvercle se trouve suspendu à quelques pieds au-dessus. Ce qui est surtout étrange, ce sont les deux groupes qui ornent les autels latéraux dont nous parlions tout à l'heure. Le premier groupe n'est que bizarre: il représente la Vierge et l'enfant Jésus distribuant aux pèlerins des médailles et des chapelets de saint Hubert. Le second est non-seulement horrible, mais presque indécent: c'est le martyr d'une sainte, nous ne savons laquelle, à qui l'on est en train de couper un sein au moyen d'énormes ciseaux.

Nous ne pouvons pas passer à Saint-Hubert sans en rapporter de ces bagues, de ces chapelets, qui, on aurait peine à le croire, forment pour cette ville la branche de commerce la plus importante. Après les avoir achetés, il faut nécessairement les

faire bénir, avec certaines formalités, afin de leur donner cette vertu toute spéciale de garantir de la rage. Nous allons donc trouver l'aumônier qui s'occupe de ce soin. C'est un homme fort aimable et fort prévenant, remplissant avec une parfaite convenance et beaucoup de tact la difficile mission dont il est chargé. Car il ne s'agit pas seulement pour lui de montrer aux pèlerins les reliques de saint Hubert, il doit encore consoler ces malheureux, les ranimer par ses conseils, par ses exhortations, réveiller dans leur âme tremblante la foi, ce remède à tant de misères, à tant de douleurs.

L'aumônier nous conduit dans une chapelle des bas côtés à gauche du chœur. Il nous montre les précieuses reliques; puis, après les prières et les bénédictions d'usage, il passe la fameuse étole de saint Hubert sur tous les objets que nous lui présentons. La cérémonie achevée, il nous remet, contre la somme de trente-cinq centimes, une attestation ainsi conçue:

«ÉGLISE DE SAINT-HUBERT.

»Je soussigné, aumônier de l'église de Saint-Hubert, certifie avoir béni et touché à l'étole miraculeuse du glorieux saint Hubert, apôtre et patron des Ardennes, plusieurs bagues, croix, médailles, chapelets, etc., dont est porteur... de...

»Saint-Hubert, ce 18 septembre 1847.

»BERTRAND, Prêtre.»

Nous ne pouvons lire cette attestation sans penser à ce baron de Heuwen dont parle Zschokke dans un de ses plus jolis contes: *les Deux Étoiles*. Ce baron de Heuwen, devenu pauvre, avait reçu du père Vitalis une petite boîte contenant de la terre recueillie en Palestine, terre dont l'authenticité se trouvait confirmée par une attestation signée du pape. Heuwen en vendait en route, et en augmentait le prix à mesure qu'il s'éloignait de Rome. Quand la boîte fut vide, la bourse du voyageur le fut bientôt aussi. Que faire? — Eh! parbleu! la remplir le plus tôt possible. Il n'est pas bien difficile de contrefaire la terre de la Palestine, et le bref papal existait toujours, sans avoir rien perdu de sa valeur. Aussi Heuwen s'aperçut-il bientôt que la petite boîte du père Vitalis était pour lui une ressource inépuisable.

Avis à ceux qui achètent des chapelets de Saint-Hubert sur la foi d'une attestation.

Tout le monde sait que le fameux pèlerinage de Saint-Hubert est encore journellement accompli par des personnes menacées de l'hydrophobie. Mais tout le monde ne sait pas les précautions à la fois religieuses et hygiéniques que l'on y prend pour prévenir la terrible maladie. Or, on commence par insérer sous l'épiderme du front de ces personnes une parcelle de l'étole miraculeuse; cette cérémonie est suivie d'une neuvaine, pendant laquelle elles doivent observer un certain régime, et se comporter d'après quelques règles que l'on sera peut-être curieux de connaître. Les voici textuellement:

«1° On doit se confesser et communier neuf jours de suite. 2° On doit coucher seul en des draps propres, ou bien tout vêtu. 3° On doit boire dans un verre ou autre vaisseau particulier, et on ne doit point baisser la tête pour boire aux fontaines ou rivières. 4° On peut boire toute espèce de vin mêlé avec de l'eau. 5° On peut manger du pain blanc ou autre, de la chair de porc mâle, d'un an ou plus; des chapons ou poules, aussi d'un an ou plus; des poissons à écailles, harengs saurets, carpes, etc., des œufs durs: toutes ces choses doivent être mangées froides. 6° On ne doit pas peigner ses cheveux pendant quarante jours. 7° Le dixième jour on doit faire ôter son bandeau par un prêtre, le brûler et en mettre les cendres dans la piscine. 8° Il faut garder tous les ans la fête de saint Hubert, qui est le 3 novembre.»

Au moyen de quoi, et la foi aidant, les pèlerins s'en retournent... ordinairement, sains et saufs, comme si de rien n'était.



En terminant notre chapitre sur Saint-Hubert, nous ne devons pas oublier de dire un mot du pénitencier que cette ville possède depuis quelques années. Ce pénitencier, destiné aux détenus les plus jeunes, est établi dans les bâtiments de l'ancien monastère, attenants à l'église. Les petits prisonniers y sont actuellement au nombre de quatre à cinq cents. Rien de plus étrange et de plus triste à la fois que de voir cette foule de jeunes garçons, la plupart sans famille, rejetés de la société, perdus sur la terre, et à qui l'on enseigne pour ainsi dire une vie nouvelle, celle du travail et de la probité. C'est assurément une noble et bienfaisante institution que celle qui prend ainsi les enfants vicieux dès leur âge le plus tendre, pour les élever, ou plutôt pour les relever dans la bonne voie. Mais cette institution est-elle aussi parfaite qu'elle pourrait l'être? L'idée qui a présidé à la formation de ces établissements a-t-elle été complètement exécutée?...

<sup>1</sup> Ces travaux d'appropriation et de réparation, arrêtés par la commission des monuments, ont été dirigés à Saint-Hubert par un jeune architecte de grand mérite, M. Eugène Carpentier.

## De Saint-Hubert à Bertrix

19 septembre

Nous logeons deux nuits à Saint-Hubert, et chaque matin, de bonne heure, nous sommes éveillés par le son du cornet à bouquin. Ce n'est autre chose que le signal que nous avons déjà entendu à Bastogne, et par lequel les bouviers provoquent la sortie des bêtes à cornes, qui, réunies en un seul troupeau, se rendent ensuite aux vaines pâtures. Lorsque l'heure du départ est venue, le pâtre conducteur fait sur les divers points de la localité trois appels ainsi formulés :

*Très-lent.*

1<sup>er</sup>

2<sup>e</sup>

3<sup>e</sup>

*riten.*

Ces trois appels, récités dans un pays de montagnes, par de grossiers instruments qui semblent se complaire dans les doléances du mode mineur, font l'effet le plus pittoresque. On croirait entendre les cornemuses des paysans alpestres, ou le ranz des vaches de n'importe quel canton helvétique. Il y a dans ces quelques notes, alliées pourtant d'une façon bien simple et bien monotone, une sorte de caractère sauvage d'un charme tout particulier.

Après, avoir eu soin de noter ce que nous appellerions volontiers *le ranz des vaches du canton de Saint-Hubert*, nous nous mettons en marche pour Neufchâteau, où nous comptons nous arrêter et passer la nuit.

En sortant de Saint-Hubert, nous laissons d'abord à notre gauche le village de Vesqueville, et celui d'Hatrival à notre droite. Puis, continuant à cheminer, nous arrivons bientôt à un charmant petit bois, en deçà duquel coule un frais et limpide ruisseau. Ce ruisseau n'est autre que l'Homme ou la Lhomme

— nous ne savons lequel, — mince filet d'eau qui parcourt une étendue considérable avant de se jeter dans la Lesse à Éprave.

La route que nous suivons est une de ces belles routes macadamisées, comme on n'en trouve vraiment que dans le Luxembourg. Depuis une dizaine d'années environ, toutes les villes principales de la province ont été reliées entre elles par de pareilles chaussées, tandis que, d'autre part, les chemins communaux et vicinaux commencent à s'améliorer partout d'une manière notable. Une chose seulement nous frappe et nous étonne, c'est de voir toutes ces voies de communication à peu près complètement désertes; c'est de ne rencontrer, sur des routes aussi bien entretenues, aussi agréables, aussi faciles, que de loin en loin quelque rare diligence, ou quelque pauvre carriole de paysan.

Que disions-nous donc lorsque nous réclamions pour les Ardennes des communications plus aisées et plus multipliées? Que disions-nous lorsque nous prétendions que c'était là le seul moyen de faire valoir ce territoire, d'y encourager l'agriculture et le commerce, d'y introduire une véritable prospérité?

Oui, nous en convenons, l'on a fait beaucoup pour le Luxembourg; mais l'on n'a pas fait assez.

Si toutes ces voies nouvelles, établies avec tant de soin, sont si peu fréquentées, paraissent même à peu près inutiles, c'est qu'elles n'offrent point de débouchés réels, c'est qu'elles ne mettent point le Luxembourg en rapport avec les provinces florissantes qui l'entourent de toutes parts. Et le seul parti à prendre pour atteindre ce but, pour donner aux routes l'importance et l'utilité qui leur manquent, c'est de construire un chemin de fer dans cette province.

Nous nous sommes attachés précédemment à prouver que l'industrie agricole et toutes les exploitations qui s'y rapportent pourraient, avec bien peu d'efforts, acquérir un développement considérable. Plusieurs localités même, telles que le territoire de la Famenne, et particulièrement les vallées arrosées par quelque cours d'eau, présentent depuis longtemps une remarquable fertilité. Outre les produits de la terre et des bestiaux, ceux des forêts, des mines, de certaines manufactures, formeraient aisément aussi des branches de commerce fort importantes pour le pays.

Or, il n'y a qu'un chemin de fer qui puisse réellement faciliter l'écoulement et l'exportation de ces produits, qui puisse en un mot amener la vie et l'activité dans cette grande province presque perdue pour la civilisation. Aucun autre système de transport ne peut présenter dans le Luxembourg les avantages d'une voie ferrée. Les entreprises de messageries, on le comprend facilement, ne peuvent se soutenir que dans les localités très-peuplées, très-commerçantes, et même en ne faisant parcourir à leurs voitures que des distances relativement peu considérables. De longs voyages de ce genre deviennent évidemment trop coûteux pour la plupart des marchandises, tout à fait impossibles pour d'autres. Il n'y a donc que la canalisation qui, au premier aperçu, pourrait être opposée avec succès à l'établissement d'un chemin de fer.

Mais, remarquons que les Ardennes, formant un plateau assez élevé et assez étendu, ne sont sillonnées par aucune rivière. Remarquons en outre que les principaux cours d'eau qui y prennent leur source, tels que la Sûre, l'Ourte, la Lesse et la Semoy, restent longtemps de simples ruisseaux, qu'une pluie d'orage fait sortir de leur lit, et dont les innombrables méandres sont bordés presque partout, souvent même entravés, par des rochers énormes. L'Ourte seule, déjà navigable de la Roche à Liège pour les bateaux plats, se canaliserait assez facilement dans cette étendue. Mais, outre que les avantages de cette entreprise seraient restreints à une très-petite partie du pays, les travaux de redressement et d'élargissement, nécessaires à la construction du canal, envahiraient précisément les terrains les plus précieux pour l'agriculture.

Il faut donc en revenir aux chemins de fer, dont la supériorité sur toutes les voies de communication n'est plus mise en doute aujourd'hui. Ajoutons que, pour le Luxembourg en particulier, ils offriraient une économie considérable sur les autres modes de transport, tant pour les frais de traction que pour les frais d'entretien, et même pour les frais de construction. Il nous semble, en effet, qu'en suivant un tracé soigneusement combiné, et en faisant usage du plan incliné, ou même de la pente douce, l'on rencontrerait dans ce pays bien moins de difficultés matérielles qu'on ne le croit généralement <sup>1</sup>.

Nous ne parlons ici, certes, ni en poètes ni en artistes. Peut-être même serions-nous les premiers à regretter nos charmants paysages, nos points de vue si pittoresques, impitoyablement traversés par les longues lignes droites des tranchées et des remblais. Mais, nous le reconnaissons volontiers, il y a pour notre siècle quelque chose de plus important que les beautés de la nature ou de l'art; et le bien-être matériel, qui lui-même ouvre la voie à tous les développements du cœur et de l'intelligence, doit, en certaines circonstances, avoir le pas sur tout le reste. Il nous est impossible d'ailleurs de penser sans émotion aux bienfaits que pourrait répandre un chemin de fer dans cette contrée presque abandonnée à elle-même. Il nous est impossible de ne pas souhaiter avec ardeur l'établissement de cette voie directe et rapide, qui, partant du centre de la Belgique, et traversant tout le Luxembourg, se dirigerait d'un côté, par la France, vers le chemin de fer de Strasbourg à la Suisse, de l'autre, vers le chemin de fer de Mayence à Francfort, en passant par les villes de Luxembourg et de Trèves.

Tout en ruminant ces idées et ces réflexions, nous arrivons au village de Recogne, gracieusement placé à l'embranchement de deux grandes routes. Les maisons de ce village ont leurs façades badigeonnées avec soin; les fenêtres sont ornées de pots de fleurs; tout enfin respire un air d'aisance, de propreté, de coquetterie même, qui réjouit la vue. Un peu plus loin, sur la gauche, nous apercevons l'église de Saint-Pierre, qui, du reste, n'a aucune similitude avec la fameuse basilique du même nom. C'est près de Saint-Pierre que se trouve le petit hameau d'Ourt, où prend sa source et son nom la jolie rivière avec laquelle nous avons fait si ample connaissance.

A chaque pas, le long de la route, nous rencontrons d'énormes calvaires, le plus souvent ombragés de deux arbres touffus, et surmontés des christs les plus abominablement sculptés, les plus affreusement peints qu'on puisse voir. Il faut que les habitants aient une dévotion bien grande, ou un goût bien peu développé, pour pouvoir prier avec ferveur devant des monstruosités pareilles. On aurait vraiment peine à croire, en voyant ces représentations, que Jésus-Christ s'est fait *homme* pour nous, comme le dit l'Évangile.

Mais voici Neufchâteau, ou *Neufchâteaux*, comme l'écrivent certains géographes; car les anciens historiens ne sont nullement d'accord pour savoir si ce nom provient de *Novum Castrum* ou de *Novem Castra*. La première étymologie nous paraît plus naturelle, attendu que la situation n'est point tellement favorable que l'on se soit avisé d'y construire un si grand nombre de forteresses.

Quoi qu'il en soit, c'est aujourd'hui une petite ville assez bien bâtie, mais dont l'aspect général nous semble triste, comme celui de la plupart des petites villes. Nous y arrivons cependant par une belle journée de dimanche. Les jeunes filles se promènent nu-tête dans les rues, deux à deux, trois à trois, et passent près de nous, causant, riant, batifolant. Les parents, vêtus de leurs plus beaux atours, se pavanent à leurs portes. Les cabarets et les cafés sont pleins de monde; nous entendons de loin le bruit des verres, des bouteilles, et le choc des billes de billard. Voilà qui n'est pas fait, certes, pour nous donner une idée fort désagréable de Neufchâteau, et cependant le tout ne nous laisse qu'une impression presque fâcheuse, une sorte de tristesse indéfinissable.

A quoi cela tient-il? Le sentiment qui nous rapproche ou nous éloigne de certains hommes exerce peut-être également son influence à l'égard des lieux. Tout se tient dans la nature; et Neufchâteau nous est sans doute, d'après cette manière de voir, une ville antipathique.

Aussi, calculant que nous avons encore plusieurs heures devant nous, que nous ne sommes pas grandement fatigués, et qu'il fait le plus beau temps du monde, nous prenons la résolution de continuer notre route dans la direction de Bouillon, nous proposant de loger, au hasard, à l'un des villages que nous atteindrons avant la nuit tombante.

Nous ne laissons pourtant pas d'aller visiter l'église de Neufchâteau, grand bâtiment moderne sans la moindre architecture, mais en revanche décoré d'une tour dont le style paraît, sinon tout à fait inconnu, du moins fort problématique. Cette église est située d'une manière charmante, au haut d'une colline dont le pied est bordé de vertes prairies et de bouquets d'arbres. Rien de plus ravissant que ce petit coin de belle nature tout à côté des bâtisses insignifiantes qui forment autour de nous un véritable chaos. Sur la même colline s'élevaient encore quelques ruines d'une tour aujourd'hui très-vieille, mais qui, au temps de sa construction, a sans doute été l'origine du nom donné à la ville.

Nous apprenons en dinant que nous pourrions trouver une auberge parfaitement convenable à Bertrix, petit village perdu au milieu des Ardennes, à trois ou quatre lieues d'ici. Nous terminons donc notre repas le plus tôt possible, et, après nous être fait indiquer notre route, nous quittons la ville de Neufchâteau,

*Fort satisfaits d'ajouter  
Au plaisir de l'avoir vue  
Le plaisir de la quitter.*

Le pays que nous avons à parcourir forme déjà le versant méridional du plateau des Ardennes; versant dont nous ne pourrions cependant apprécier la pente si nous ne rencontrions de loin en loin sur notre passage quelques petits ruisseaux qui tous se dirigent vers le sud, dans la direction de la Semoy. Du reste, l'aspect du sol n'a pas changé. Ce sont toujours les mêmes landes, les mêmes bruyères, les mêmes rochers de quartz blanchâtre se dressant au milieu des genêts, et jusqu'aux mêmes mottes de terre fumant dans le lointain pour préparer quelque nouveau défrichement.

En sortant de Neufchâteau, nous apercevons dans l'horizon bleuâtre l'église du village où nous devons nous arrêter. Puis, à travers champs, par les ravins et les montagnes, nous continuons cette véritable course au clocher, sans le moindre incident digne d'être mentionné. Le chemin que nous avons pris, assez désert et assez peu varié, passe d'abord à Petit-Voir, puis à Biouge, et enfin à Serpont: trois hameaux tout à fait isolés, bâtis chacun dans un joli vallon arrosé par un ruisseau limpide. A peine avons-nous quitté la dernière de ces petites bourgades, que nous sommes à Bertrix.

Un peu fatigués de notre longue journée, nous nous hâtons de chercher cette fameuse auberge que l'on nous a recommandée à Neufchâteau. Des paysans qui jouent à la boule devant la porte de l'église s'empressent de satisfaire à notre demande. Ils nous montrent une petite cabane, sans étage, dont toute la façade se compose d'une porte et d'une fenêtre, et dont le toit, avec les solives qui le soutiennent, s'avance sur la rue de la façon la plus rustique. A l'un des angles de ce toit se trouve accrochée une enseigne volante, sur laquelle on lit: *A l'Étoile d'or, Hubert, aubergiste.*

Nous restons ébahis. Notre embarras est à son comble. Risquerons-nous d'entrer dans une maison d'aussi chétive apparence? Que faire? quel parti prendre? Pas d'autre auberge; pas de village aux environs, et dans une demi-heure il fera nuit close: il n'est donc pas permis d'hésiter. Après tout, mieux vaut

coucher à l'Étoile d'or qu'à la belle étoile. Nous entrons.

<sup>1</sup> Nous n'ignorons pas qu'une compagnie s'est formée pour cette entreprise, que le plan du chemin de fer existe, que les travaux ont même été commencés entre Bruxelles et Wavre; mais jusqu'ici, soit manque de capitaux, soit défaut d'appui de la part du gouvernement, l'entreprise n'a offert aucune chance d'avenir.

## Bertrix

20 septembre

Quelle est notre surprise, en pénétrant enfin dans la maison, d'y trouver toute une enfilade de pièces, assez basses d'étage, il est vrai, mais tenues avec une exquise propreté! Le souper que l'on nous sert est réellement délicieux; et, ce qui vaut mieux que tout cela, M. et madame Hubert sont d'excellentes gens qui ont pour nous toutes sortes de prévenances.

Le lendemain, nous comptons aller jusqu'à Bouillon; mais une pluie, bien autrement persistante que celle qui nous avait arrêtés à Bastogne, vient nous consigner toute la journée dans notre petite auberge, sans qu'il nous soit même possible de mettre le pied dehors un seul instant. Par bonheur, nous sommes si satisfaits de notre nouveau gîte, que ce contre-temps ne nous afflige pas trop, et que nous prenons assez vite notre mal en patience. On n'est d'ailleurs pas fâché, durant un voyage pédestre, de se reposer quelquefois, de se refaire, de revoir et de retoucher ses dessins, de compléter enfin les notes que l'on a le plus souvent prises à la hâte. Pour tout cela, le séjour de Bertrix est des plus favorables. On y est bien logé, bien nourri, bien tranquille, bien à son aise, et en outre, ce qu'il ne faut jamais dédaigner, à fort bon marché.

Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer combien la vie matérielle est bonne dans cette contrée en apparence si misérable. A la Roche, à Bastogne, à Saint-Hubert, nous nous étonnions déjà de l'abondance et de la délicatesse des mets qui couvraient notre table. Mais tout cela n'était rien en comparaison de ce que nous trouvons à Bertrix.

Lorsqu'on ne connaît les Ardennes que par oui-dire, on s'imaginerait facilement que les habitants d'un pays aussi sauvage doivent se nourrir d'aliments grossiers et mal apprêtés; on se figure ces malheureux privés, en général, de toutes les ressources, de tous les raffinements de l'art culinaire. Personne ne s'étonnerait de les voir vivre, soit de miel et de laitage, comme les anciens peuples pasteurs, soit de gibier, tout bonnement rôti à la broche et sentant la fumée d'une façon peu appétissante.

Nous sommes heureux de pouvoir détruire une opinion aussi désavantageuse, un préjugé aussi nuisible, dont le premier effet a dû être d'éloigner des Ardennes toute une classe, passablement nombreuse, de voyageurs et, le croirait-on? de touristes. Nous ne réussissons d'ailleurs à donner une idée complète de cette province et des ressources qu'elle possède qu'en faisant connaître ce que l'on peut s'y procurer en fait de nourriture. Le caractère même du peuple luxembourgeois serait peut-être fort mal jugé, fort mal apprécié, si l'on n'avait une notion précise de la vie matérielle de ce peuple. «La destinée des nations, dit Brillat-Savarin, dépend de la manière dont elles se nourrissent... Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es.» Comme nous avons déjà parlé des qualités particulières qu'offre dans ce pays la chair des bestiaux, nous pourrions nous abstenir ici de toute discussion gastronomique. Il nous suffira de donner le menu des repas que nous faisons en ce moment même à Bertrix.

Notre dîner se compose ordinairement : d'un potage et de bouilli; de truites saumonées délicieuses, pêchées dans les ruisseaux voisins; d'un gigot d'Ardenne, ou de côtelettes de mouton; d'un poulet; de deux plats de gibier, choisis entre un civet de lièvre, un lapin sauvage, des perdrix ou des grives; de pommes de terre, apprêtées de diverses manières; de choux-fleurs; de salade; d'excellent jambon. Pour dessert, quelque

friandise locale, telle qu'une marmelade de reines-Claude, ou une tourte aux confitures; plusieurs sortes de fruits, et un certain fromage du pays qui rappelle un peu les fromages anglais.

Ce repas se fait à midi. A sept heures du soir arrive le souper, qui est exactement la répétition du dîner, depuis le potage jusqu'au dessert inclusivement. Entre les deux repas on sert le café, accompagné d'une sorte de goûter, car il est à remarquer que dans ce pays élevé, au milieu de cet air vif et pur, l'on a toujours faim, même en ne faisant aucun exercice. Si nous ajoutons à cela le déjeuner du matin, composé de pain, de beurre et d'excellent café, nous aurons donné une idée à peu près exacte de la vie qu'on mène à Bertrix. On voit que, sous ce rapport, nous pouvons nous comparer à ce bon petit roi d'Yvetot, qui

*... faisait ses quatre repas*

*Dans son palais de chaume.*

Maintenant, comme il peut paraître curieux de savoir ce que tout cela coûte, nous nous permettrons de transcrire ici la note exacte de ce que nous avons dépensé à l'auberge de M. Hubert.

- 2 souper, loger et déjeuner	fr 3,50
- 2 dîner et café	2,00
- 2 souper, loger et déjeuner	3,50
Total:	9,00

Ce qui fait 5 francs 50 centimes par jour; c'est-à-dire, pour chacun de nous, 2 francs 75 centimes.

On voit que notre auberge de Bertrix, sous le rapport du confortable joint au bon marché, laisse loin derrière elle tous les hôtels du monde. On voit quel parti l'on pourrait tirer d'un tel pays au moyen de communications directes et faciles. Aussi faisons-nous un appel, sinon au cœur, du moins à l'estomac des gastronomes de tous les pays, pour les engager à réclamer avec nous l'établissement d'un chemin de fer à travers les Ardennes. Il ne leur faudra que réfléchir un instant à ce qu'une telle entreprise pourrait leur procurer de gibier, de truites, de gigots, de jambons, pour se rallier complètement à notre avis.

Malgré le calme parfait dont nous jouissons à Bertrix, la journée ne se passe pas sans événements; car, dans un voyage comme le nôtre, tout fait événement, tout laisse une impression plus ou moins profonde.

Or, tandis que nous nous occupons à écrire et à revoir quelques notes le plus tranquillement du monde, dans la salle à manger de l'auberge, nos oreilles sont frappées tout à coup par un tintamarre de sabres, de grosses bottes et d'éperons qui retentissent sur les dalles de la cuisine. A ce bruit succèdent des voix de femmes qui crient et sanglotent de la manière la plus lamentable. Nous nous hâtons de nous enquerir de ce qui peut causer un tel vacarme, un tel émoi. Ce sont des gendarmes de Paliseul qui conduisent à la prison de Neufchâteau deux jeunes filles prévenues de vol; et, comme il pleut toujours, on conduit charrette et chevaux dans une grange attenante à l'auberge, on fait entrer les deux femmes dans la cuisine, et les gendarmes, pour passer le temps, se mettent à boire de grands verres d'eau-de-vie.

Les prisonnières sont de pauvres filles de dix-huit à vingt ans, toutes déguenillées, qu'une circonstance fatale vient de conduire à une faute dont probablement elles ne pourront jamais se relever. Voici en deux mots leur histoire, qui est du reste celle de bien des voleurs. L'une d'elles était allée porter à manger à son père, ouvrier terrassier travaillant à la route. S'étant aperçue qu'elle avait oublié cuiller et fourchette, elle frappa à la maison d'un garde du voisinage pour n'être pas obligée de retourner chez elle. Ce fut un enfant qui lui ouvrit, et qui consentit aisément à lui prêter ce dont elle avait besoin. Par malheur, l'enfant avait apporté un couvert d'argent. Si l'occasion fait le larron, c'est surtout lorsque la misère, le complet dénûment, empêchent en quelque sorte, comme dans cette cir-

constance, d'apercevoir toute l'horreur de la faute. Le lendemain, la jeune fille, au lieu de rendre le couvert, le porta chez un orfèvre, qui conçut naturellement des soupçons, et la fit arrêter, en même temps que sa sœur avec laquelle elle se trouvait.

Rien de plus douloureux que l'aspect de cette malheureuse fille se tordant sur son siège, pleurant, s'évanouissant, appelant tout le monde à son secours, réclamant son père, sa mère, son parrain. Personne ne répond à sa voix, sauf pourtant ce parrain qu'elle invoque si tristement, et qui habite précisément Bertrix. Il vient, mais c'est pour l'accabler de reproches grossiers et de brutales invectives. Chacun en est indigné, car les gendarmes eux-mêmes plaignent la coupable.

Un vieux, à moustaches grises, nous dit que, depuis trente-cinq ans qu'il est au service, il n'a jamais vu une aussi grande douleur. Un autre répète à chaque instant qu'il aimerait mieux conduire en prison dix voleurs de grand chemin que ces deux femmes. Par contre il y a un jeune gendarme, presque imberbe, qui se montre aussi insensible que cruel envers l'accusée; il veut qu'on la traite sans pitié, et boit de grands verres de genièvre, coup sur coup, pour se donner un air terrible.

Ce spectacle nous émeut vivement. Nous ne pouvons nous empêcher de penser au malheureux sort qui attend ces deux jeunes filles, lorsqu'une condamnation, parfaitement légale, les retranchant pour ainsi dire du reste de la société, les aura précipitées toutes deux, pour toujours, dans le borbier du vice et du désordre.

Mais ces réflexions paraîtront sans doute bien triviales; l'anecdote elle-même est des plus ordinaires, des plus communes. Combien de coupables ne se trouvent pas dans ce cas! A quoi bon s'apitoyer sur ceux-ci? A quoi bon se faire gratuitement une peine que l'on peut s'éviter? Et puis n'a-t-on pas fait assez pour les prisonniers? Ne les a-t-on pas dotés du système cellulaire? — Il est vrai que ce système aggrave quelque peu la position du patient, en s'opposant à la fois au besoin de liberté et au besoin de société, c'est-à-dire aux deux besoins les plus puissants de notre nature; il est vrai aussi que, lorsque les détenus ne meurent pas dans leurs cellules, ils en sortent d'ordinaire à peu près fous ou complètement abrutis. — Mais cela n'empêche pas, au dire de certaines gens, que l'on ait beaucoup fait pour les prisonniers, et qu'il soit inutile de s'attendrir sans cesse sur le sort de pareils misérables.

## De Bertrix à Bouillon

21 septembre

Une seule chose nous déplaît souverainement à Bertrix, c'est une cloche horriblement fêlée, dont les tintements nous déchirent les oreilles de la façon la plus désagréable. Le curé de l'endroit, à qui nous en parlons, nous dit que la fabrique de l'église a bien les fonds nécessaires pour acheter une autre cloche, mais qu'elle a résolu de consacrer cet argent à faire construire un nouveau maître-autel. Il faut que ces gens-là soient affligés d'une surdité complète.

Notre projet est d'employer la matinée à visiter les ardoisières d'Herbeumont, situées à une lieue d'ici, et de nous diriger ensuite vers Bouillon en suivant les bords de la Semoy.

L'exploitation des ardoises, qui serait susceptible de s'étendre à beaucoup de localités du Luxembourg, forme déjà pour ce pays un commerce considérable. Les roches schisteuses de l'Ardenne, qui rentrent en général dans la catégorie du schiste ardoise, offrent une assez grande résistance aux influences météoriques, et ont l'avantage de pouvoir se diviser facilement en grands feuilletts, propres à une foule d'usages. On les emploie non-seulement à la couverture des toits, mais au carrelage, à la bâtisse, et en certains cas comme planches à dessiner.

Outre le schiste ardoise, dont la présence caractérise le terrain de l'Ardenne, on y rencontre plusieurs autres roches et

même des gîtes métallifères dont l'exploitation pourrait devenir sans doute fort importante. C'est ainsi qu'à Salm-Château, on trouve abondamment le schiste coticule ou *Pierre à rasoir*, et aux environs de Viel-Salm et d'Houffalize l'espèce de quartz appelé *Pierre à faux*. Quant au calcaire, on n'en a guère trouvé qu'à Alle, près de Bouillon; mais les minerais de plomb, de cuivre, de fer et de manganèse forment, en certains endroits, la base d'une industrie assez considérable. Nous ne citerons que Longwilly près de Bastogne, Bihain entre Viel-Salm et la Roche, Champlon, Chiny, Orval et Virton.

Le désir de bien connaître toutes les ressources du pays nous attire donc aux ardoisières d'Herbeumont, outre la curiosité naturelle qui nous porte à voir du nouveau, à visiter des choses qui nous sont encore inconnues. De Bertrix aux ardoisières, le chemin descend insensiblement, et traverse une partie de la forêt de Chiny. Cette forêt ressemble en tout point à celle que nous avons parcourue avant d'arriver à Saint-Hubert: même puissance de végétation, même grandeur et même majesté. Sur la lisière du bois se dresse un chêne immense, au tronc noueux et chargé de mousse. Dans un creux de l'arbre est une petite chapelle dédiée à sainte Barbe, la patronne des ouvriers; nous nous approchons de ce petit temple tout primitif, et nous le trouvons rempli de fleurs, de fruits sauvages, d'épis de blé, simples et naïves offrandes des pauvres paysans.

En descendant une côte boisée assez rapide, nous distinguons vaguement à travers les arbres, au fond d'un large ravin, des amas bleuâtres et étincelants. A peine sommes-nous arrivés tout au bas, qu'un tableau des plus singuliers se présente à nos regards. Des huttes délabrées, la plupart enfoncées dans la terre jusqu'au toit, les autres construites avec des dalles informes empruntées au rocher; des monceaux de débris entassés; des piles d'ardoises serpentant sur le sol et formant les contours les plus bizarres; un bruit de marteaux étourdissant; et sur tout cela une espèce de poussière fine et grisâtre répandue dans l'air: tel est l'aspect d'une ardoisière.

Comme l'exploitation la plus étendue et la plus importante est celle de Faux-Loup, située à dix minutes de distance de la première, nous reprenons notre marche, en suivant la nouvelle route que le gouvernement vient de faire construire dans cette gorge profonde exclusivement pour le service des ardoisières.

La carrière de Faux-Loup est à ciel couvert dans toute son étendue, et à quatre-vingts mètres de profondeur. Nous y descendons au moyen d'échelles placées presque verticalement, et se correspondant d'étage en étage. L'obscurité la plus profonde règne autour de nous. Seulement, sur le plateau de l'étage auquel aboutit chaque échelle, l'ouvrier qui nous accompagne nous indique le chemin, en éclairant de sa petite lampe le sommet de la nouvelle échelle sur laquelle nous devons poser le pied. Un bruit de pioches et de marteaux, qui ne frappait d'abord que vaguement notre oreille, s'accroît à mesure que nous avançons, et devient bientôt épouvantable. Arrivés au dernier palier, nous apercevons au loin une multitude de lumières éparses, scintillant dans l'ombre, et produisant l'effet le plus fantastique. Puis, peu à peu, nos yeux s'habituent aux ténèbres, et nous commençons à distinguer un des spectacles les plus étranges, les plus curieux qu'on puisse imaginer.

Que l'on se figure une vaste galerie souterraine, dont la coupole représente exactement un triangle renversé. Sur les parois obliques de cette galerie se tiennent quelques centaines d'ouvriers, en quelque sorte accroupis, et divisant à grands coups de pioche la surface du rocher. Tous ces ouvriers ont leur lampe suspendue à côté d'eux et formant comme autant de petits nimbos bleuâtres. La température est humide et froide. L'eau coule de toutes parts; elle suinte le long des voûtes, elle se fait jour à travers chaque fissure, et descend en ruisseaux dans l'angle formé par les deux parois. On ne parvient à s'en rendre maître qu'au moyen d'une machine à vapeur de la force de six

chevaux, fonctionnant jour et nuit.

Le travail de la carrière consiste à détacher du banc ardoisier des blocs en forme de dalles, du poids de cent cinquante à deux cents livres. Ces blocs sont ensuite transportés à l'extérieur à dos d'homme. Rien de plus pénible que de voir ces malheureux passer près de nous, la tête penchée en avant, les reins pliés en deux sous la charge énorme qu'ils tiennent en équilibre sur le dos; de les voir surtout gravir dans cette position les longues et difficiles échelles que nous venons de descendre. Chaque ouvrier a son tour pour accomplir cette périlleuse ascension, à laquelle il paraît, du reste, parfaitement habitué.

Sortons maintenant de la carrière, et suivons les blocs d'ardoise dans les cabanes qui servent d'ateliers aux équarisseurs et aux refendeurs.

Les équarisseurs font d'abord sur une des faces de la pierre une double entaille formant le sommet d'un angle droit; puis avec une précision admirable, ils taillent le bloc en quelques coups de marteau, de manière à lui donner la forme rectangulaire. Les refendeurs le prennent ensuite, et, l'ayant posé verticalement, le divisent en tables épaisses au moyen d'un ciseau qu'ils placent sur la tranche du bloc. Ces tables sont encore divisées de la même façon en feuilles plus minces, que l'on a soin de casser en deux, dans la longueur, afin d'éviter des fractures irrégulières.

Ce n'est pas tout. Une fois que les ardoises ont l'épaisseur voulue, il s'agit de leur donner la forme convenable. Ceci est l'affaire des coupeurs. Les coupeurs ont la part la plus difficile et la plus dangereuse. Presque tous finissent par devenir asthmatiques, à cause de la poussière qu'ils avalent sans cesse, et de la position gênante à laquelle leur travail les soumet. C'est une chose curieuse à voir que la dextérité et surtout la précision que ces ouvriers montrent dans leur besogne. Il ne leur faut que le manche de leur hache pour trouver les dimensions nécessaires et tracer même le demi-cercle supérieur que doit présenter l'ardoise destinée aux toitures. Il est vrai que ces malheureux travaillent à la pièce, c'est-à-dire qu'ils sont rétribués d'après leur travail, et non par journée: ce qui stimule considérablement leur activité. Ils gagnent cinq francs par mille ardoises; et un habile ouvrier peut en tailler jusqu'à cinq cents par jour.

Après avoir passé quelque temps à examiner ces diverses opérations, nous prenons la route que l'on nous indique comme la plus courte, pour atteindre Bouillon avant le soir. Parvenus sur la hauteur, à l'entrée d'une sorte de défilé, nous découvrons tout à coup une large et belle vallée traversée dans toute sa longueur par les sinuosités gracieuses de la Semoy. C'est la première fois que nous apercevons cette jolie rivière, dont le murmure doux et tranquille parvient déjà jusqu'à nous, et dont les bords pleins de charme semblent destinés à nous faire oublier ceux de l'Ourte. Nous nous dirigeons vers le village d'Herbeumont, qui apparaît à l'extrémité de la vallée, et près duquel, d'après nos renseignements, nous devons passer la Semoy.

Herbeumont est presque une petite ville, s'étendant le long de deux routes qui se croisent, au pied d'une colline isolée recouverte d'un magnifique rideau de verdure. C'est sans doute ce mont herbeux qui fournit à l'endroit sa dénomination propre.

A notre grand regret, nous apprenons qu'il n'existe pas de passage d'eau en cet endroit, et qu'il nous faut, bon gré mal gré, rebrousser chemin, en continuant notre route le long de la rive droite. Quel parti prendre, sinon de nous résigner tranquillement à notre infortune? Chemin faisant, nous prenons l'esquisse d'un charmant moulin, placé tout au bord de la Semoy, et dont l'aspect pittoresque rappelle un peu certains paysages de la Suisse.

Les sentiers que nous suivons traversent d'abord quelques

prairies arrosées par une multitude de petits filets d'eau qui vont se perdre dans la rivière. Ces filets d'eau sont une particularité du pays. La Semoy n'a presque point de profondeur; on dirait qu'elle vient d'envahir les prairies verdoyantes sur lesquelles elle promène ses ondes avec une sorte de lenteur et de nonchalance. Mais, quelque paisible qu'elle paraisse au premier abord, cette rivière ne laisse pas de pénétrer dans les gorges les plus resserrées et les plus profondes, de saper la base de rochers énormes, de se jouer à travers les mille obstacles qui se dressent partout sur son passage. Ce sont ces détours, ces replis tortueux et bizarres, qui donnent aux bords de la Semoy l'attrait le plus original, le plus piquant. Rien de gracieux, de ravissant, d'enchanteur, comme les panoramas que présentent quelques-uns de ses coteaux. Avec son petit air tranquille, c'est bien la rivière la plus folle, la plus capricieuse, la plus fantasque qu'il soit possible de rencontrer. Quelle différence avec l'Ourte creusant péniblement son lit à travers les rochers, bouillonnant avec furie contre les moindres écueils, s'étalant avec une ampleur orgueilleuse dans de superbes vallées! La Semoy, pour être frêle et délicate, n'en suit pas moins toutes ses volontés, tous ses caprices. Elle ne lutte pas avec les obstacles; se sentant trop faible pour les franchir, elle les tourne, et revient ensuite sur elle-même, presque au même endroit, reprendre sa course folâtre et vagabonde.

C'est ainsi qu'au hameau de Mortehean, où nous ne tardons pas à arriver, une simple ligne de rochers, s'élevant en crête à quelques pieds de hauteur, suffit pour opposer au cours de la Semoy une barrière insurmontable, et lui faire faire en cet endroit un détour de plus d'une demi-lieue. Sur ces rochers bizarrement découpés et presque isolés au milieu des eaux, se montrent quelques masures, habitées probablement par des pêcheurs; car une des bonnes qualités de notre petite rivière, à part le charme et le pittoresque de ses allures, est d'être extrêmement poissonneuse.

Un peu plus loin, après avoir gravi un étroit sentier qui s'élève à travers les bois, nous restons en contemplation devant l'un des panoramas dont nous parlions tout à l'heure. La Semoy coule de nouveau sur une longue prairie verdoyante, mais dans un vallon demi-circulaire, entre deux montagnes boisées qui se colorent des riches teintes de l'automne. Au pied d'une de ces montagnes, sur notre gauche, se trouve le petit village de Cugnon, célèbre dans le moyen âge par un monastère de Saint-Remacle. Le grand saint, qui avait là une sorte d'ermitage taillé dans le rocher, comprenait sans doute combien les beautés de la nature élèvent et purifient l'âme, combien elles contribuent à nous faire comprendre Dieu.

Nous ne nous arrêtons pas à examiner si Cugnon vient de *Cascongidunum*, comme le prétendent quelques historiens fort recommandables. Cette étymologie, que des philologues se chargeront peut-être d'expliquer, n'en est pas moins assez extraordinaire. Autant vaudrait, nous semble-t-il, faire dériver Cugnon de Saint-Remacle.

Nous continuons à grimper et à descendre des montagnes d'une hauteur peu commune, et nous arrivons à Auby, petit village qui n'a rien de remarquable, sauf une église de style grec, qui ne ressemble pas mal à un de ces bureaux d'octroi que l'on trouve à l'entrée de quelques grandes villes. Nous descendons dans un nouveau ravin, au fond duquel passe un ruisseau assez considérable, et nous regrimpons une nouvelle côte, tout aussi fatigante, mais tout aussi pittoresque que les autres. D'ici l'on domine encore une fois la vallée charmante où la Semoy semble courir et folâtrer sur de véritables tapis de verdure aux reflets soyeux ou veloutés. Plus loin, ce sont des horizons à perte de vue, tantôt bleuâtres, tantôt rosés, tantôt couleur de feu, à mesure que le soleil s'abaisse.

Au milieu de notre admiration, nous nous apercevons que nous sommes tout au bord d'un rocher à pic, et que derrière

nous s'ouvre un abîme béant d'une profondeur effrayante. Nous reculons instinctivement, et bien nous en prend, car une minute de plus peut-être le vertige s'emparait de nous. Néanmoins, comme nous ne voulons rien perdre du tableau, nous nous couchons à plat ventre, notre tête seule dépasse la ligne de la montagne, et nous contemplons à loisir un des plus beaux sites que nous ayons vus de la vie.

Cependant il se fait tard, et dans ce pays de montagnes la nuit tombe rapidement. Nous reprenons notre marche en doublant le pas. Partout sur notre passage les troupeaux rentrent dans leurs étables; nous entendons tinter au loin la clochette que porte la vache conductrice, et dont le son semble guider les autres bestiaux. Bientôt les campagnes deviennent silencieuses et désertes; l'on ne rencontre plus personne dans les chemins.

Nous passons encore un gros village appelé *les Hayons*, où l'on nous apprend que nous avons cinq quarts de lieue avant d'arriver à Bouillon. Un autre paysan nous assure qu'il y a bien deux heures. Notre position devient assez critique; c'est à peine si nous distinguons le chemin que nous devons suivre. Au bout d'une demi-heure environ de marche forcée, épuisés de lassitude, brisés par les ascensions multipliées que nous avons faites, nous nous laissons tomber, plutôt que nous ne nous asseyons, sur le versant d'une gorge escarpée. Au fond de cette gorge murmure un ruisseau, et quelques lueurs, vacillant dans les ténèbres, nous annoncent la présence d'une habitation.

Ne nous sentant pas le courage d'aller jusque-là, nous nous avisons de demander notre route en criant à pleine voix. On nous répond, de même, de gravir la côte qui se présente devant nous et de l'autre côté de laquelle se trouve Bouillon. Cette assurance nous rend quelque peu d'énergie, quelque peu d'ardeur même; et, parvenus enfin au haut de la montagne, nous distinguons, avec une sorte de joie enfantine, ces fumées blanches et cette atmosphère lumineuse qui, le soir, révèlent au voyageur l'approche d'une ville.

## De Bouillon à Florenville

22 septembre

Le premier souvenir historique que présente la ville de Bouillon est celui du chef de la première croisade, du conquérant de Jérusalem: souvenir immortalisé par les chants du Tasse, et reproduit tout récemment avec non moins de vérité, de perfection peut-être, par l'admirable talent d'un statuaire belge.

Mais c'est le nom de la ville qui seul rappelle le héros. Au grand regret des habitants, Bouillon n'a été ni le lieu de naissance, ni même le séjour de Godefroid. En vain la tradition s'efforce-t-elle de nous montrer, dans une petite salle voûtée de la forteresse, une sorte de banc taillé dans le roc et que l'on appelle *le fauteuil de Godefroid de Bouillon*: il est impossible de s'imaginer, avec la meilleure volonté du monde, que le grand homme se soit assis, même une seule fois, sur une pierre si froide, dans un lieu si sombre, si humide et si malsain. Ce prétendu fauteuil ne ressemble pas mal au fameux siège que nous avons vu à la Roche, et où *le roi Pépin venait s'asseoir pendant qu'on bombardait la ville*.

Bouillon, après avoir été sans doute, dans l'origine, un de ces repaires féodaux presque inaccessibles aux armées des suzerains, devint un domaine des comtes d'Ardenne. C'est à ce titre que Godefroid, dit le Vieux, fils aîné de Gothelon, dit le Grand, possédait ce petit duché. Godefroid, qui était en même temps marquis d'Anvers et duc de la basse Lotharingie, eut deux enfants: un fils, Godefroid le Bossu, qui ne laissa pas de postérité, et une fille nommée Ide. La terre de Bouillon passa à Eustache, comte de Boulogne, qui avait épousé Ide, et qui eut pour fils Godefroid de Bouillon, plus tard duc de Lotharingie, plus tard encore roi de Jérusalem.

Godefroid, pour subvenir aux frais de la croisade, n'hésita pas à vendre son château de Bouillon à l'évêque de Liège: fait qui

fut souvent contesté, même par les armes, et qui entraîna naturellement une foule de discussions et de guerres dans le détail desquelles nous nous abstenons d'entrer. Il s'ensuivit cependant que le petit duché forma pendant plusieurs siècles un État séparé, régi par des lois et une administration particulières. Son territoire comprenait environ cent quarante-cinq châteaux, villes et villages. En 1795 il fut réuni à la France, et en 1815 incorporé définitivement dans le Luxembourg<sup>1</sup>.

Nous avons raconté la manière dont nous sommes arrivés à Bouillon. A peine avions-nous descendu la côte rapide au bas de laquelle se trouvent les premières maisons de la ville, que nous nous étions hâtés d'entrer à l'hôtel du *Grand Saint-Hubert*, situé près du pont de la Semoy, et tenu par M. Chedron. C'est l'hôtel que nous avait recommandé M. Hubert, notre aubergiste de Bertrix. — Qu'on nous pardonne la répétition du mot Hubert dans les lignes qui précèdent: c'est une faute qui tient à la localité. La vénération pour le saint patron des Ardennes est si grande, que l'on ne rencontre ici que des Hubert.

Bouillon est bâti sur la pente d'une montagne, autour de laquelle serpente la Semoy. Cette ville, sans offrir l'aspect pittoresque et même rustique qui fait le charme de la Roche, emprunte à sa situation un caractère tout original. Un beau pont de quatre arches l'unit à la rive opposée, où s'élèvent, par étages, quelques chaumières et quelques jardins.

A l'extrémité de la ville, précisément à l'angle le plus aigu que forment les sinuosités de la rivière, se dresse un rocher à pic, couronné de remparts et de tourelles. La forteresse, qui en elle-même n'offre rien de remarquable, n'est qu'un composé de bâtiments de toutes les formes et de tous les styles que l'architecture militaire a mis en usage. Un seul pont, jeté à une élévation prodigieuse, joint la citadelle à la ville. Du reste, ce château n'offre plus d'intérêt aujourd'hui qu'aux poètes et aux peintres. Dominé par les montagnes voisines, dont il n'est pas même séparé par une portée de fusil, il n'offre aucune utilité au point de vue stratégique. Bouillon même a cessé d'être considéré comme fortifié, et, depuis de longues années, le pont-levis est resté constamment abaissé.

Nous ne dirons rien de l'église paroissiale, véritable grange, couverte d'un simple toit dont on n'a pas même dissimulé à l'intérieur les solives et les poutres<sup>2</sup>. Mais si Bouillon est pauvre en fait d'architecture monumentale ou privée, aucune ville peut-être n'est plus riche sous le rapport des beautés de la nature. C'est surtout lorsqu'on remonte la Semoy, le long du rocher sur lequel s'élève la forteresse, que l'on découvre à chaque pas d'admirables points de vue. Si l'on continue ainsi jusqu'à la première courbe de la rivière, au delà des dernières habitations, il est impossible de ne pas rester frappé d'une admiration soudaine devant le tableau ravissant qui se développe à la vue.

Plusieurs plans de montagnes aux ondulations les plus capricieuses, aux nuances les plus variées, ferment de toutes parts l'horizon. Sur ce rideau immense se détache d'une façon presque fantastique le vieux manoir avec le rocher grisâtre qui semble en faire partie. De chaque côté de la Semoy, des coteaux verdoyants arrondissent leurs croupes gracieuses sur lesquelles apparaissent, çà et là, des maisons blanches, des jardins encadrés de haies vives, et des bouquets d'arbres touffus. Enfin, tout au bas, coule la rivière, majestueuse et paisible, reflétant dans ses ondes limpides ce magnifique paysage.

Nous avons vraiment peine à nous arracher d'un aussi beau spectacle pour prendre la route de Florenville. Mais la crainte de ne pas arriver à notre gîte avant la nuit l'emporte sur toute autre considération, et nous nous remettons résolument en marche, sans plus regarder derrière nous.

Comme la chaussée, pour éviter une montée trop rapide, fait ici des détours énormes, nous nous engageons dans des sentiers que l'on nous a indiqués au sortir de la ville. Pendant une demi-

heure environ nous ne faisons que traverser alternativement des bois et des clairières, errant de côté et d'autre, contemplant les chênes et les hêtres qui, dans ces cantons, atteignent une élévation vraiment prodigieuse. Incertains si nous avons pris une bonne direction, nous tâchons tant bien que mal de nous orienter, et nous nous retrouvons sur la grande route un peu plus tôt que nous ne l'aurions voulu.

Cette route est cependant fort belle, et la forêt de Sainte-Cécile, qu'elle traverse pendant deux ou trois lieues, est une véritable forêt des Ardennes. Nous passons près du village même de Sainte-Cécile; et, presque en même temps, nous voyons sur notre droite le hameau de Fontenouille, perdu au milieu d'une foule de petits peupliers, qui, figurant à merveille des cyprès, donnent à ce groupe d'habitations l'aspect d'un cimetière turc.

A notre grande surprise, nous nous apercevons que depuis quelque temps nous marchons côte à côte de la Semoy qui, dans cet endroit, coule le plus tranquillement du monde entre les hautes herbes d'une prairie où elle semble vouloir se cacher. Ici, plus de rochers à pic, plus de collines boisées; rien qu'une vaste plaine, coupée dans toute sa longueur par un large ruisseau qui répand sur son passage l'abondance et la fertilité.

A Chassepierre, un douanier, qui vient nous demander si nous ne portons rien de sujet aux droits, nous apprend que la route entame ici de quelques mètres le territoire français. Le paysage change de nouveau; les berges de la Semoy s'élèvent à vue d'œil, et la folle rivière ne tarde pas à nous quitter pour aller, à deux lieues plus loin, arroser la ville de Chiny. Pourquoi ses détours trop multipliés nous empêchent-ils de parcourir avec elle la contrée pittoresque qui sert de théâtre à ses jeux!

C'est près d'Arlon que la Semoy prend sa source, dans une sorte de cave carrée entourée d'un vieux mur. Cette fontaine, célèbre dans le pays, s'appelait jadis *Sas*, d'après certains historiens qui font dériver de ce mot le nom de la rivière, en y ajoutant le vocable celtique *more*, marais. Cela fait *Sasmore*. Or, de *Sasmore* à *Semoy*, disent les mêmes historiens, la transition est facile. Pour nous, il nous semblerait tout aussi naturel de voir dans la Semoy le fleuve Simois si fameux dans les chants d'Homère. Nous sommes même surpris que nos vieux auteurs, engoués des souvenirs grecs, n'y aient jamais songé. Ce serait un argument de plus pour cet écrivain belge qui s'est fait un devoir patriotique de transporter dans les Pays-Bas toutes les scènes de *Illiade* et de *Odyssée*<sup>3</sup>.

Il ne faut pas se donner tant de peine ni chercher aussi loin pour trouver l'étymologie du nom de Florenville, le riche et pittoresque village qui se présente à nos yeux. Cette étymologie, on ne la trouve pas dans les livres, les chartes ou les diplômes; elle est écrite dans la nature même, en lettres charmantes, en lettres pleines de grâce et de fraîcheur. En approchant de Florenville, nous ne voyons autour de nous que prairies émaillées de colchiques, tandis que sur le bord même de la route brillent en foule les marguerites, les digitales, les lychnis blancs et roses, les mauves et les géraniums sauvages.

Florenville est un bourg assez populeux, placé entre Bouillon et Arlon, et offrant aux voyageurs qui parcourent cette route plusieurs auberges également recommandables. Nous entrons à l'*hôtel du Brabant*, tenu par Jacques Putz, comme nous l'annonce l'enseigne. La grand'place, sur laquelle est situé cet hôtel, est entourée d'habitations rustiques, ayant leur fumier devant la porte, et leur volaille courant sur le fumier: ce qui donne au village entier l'aspect d'une immense ferme. Quelques attelages traînés par des bœufs débouchent de temps à autre sur la place, et des rouliers s'occupent à charger sur leurs chariots les provisions de tout genre qu'ils doivent sans doute conduire, le lendemain de bonne heure, au marché d'Arlon.

<sup>3</sup> Voy. Ozeray, *Histoire des pays, château et ville de Bouillon*, in-8°, Luxembourg,

1827.

Même auteur : *Du duché de Bouillon, de son origine et de son importance première*, 1842.

<sup>2</sup> Au mois de juillet 1848, le gouvernement a chargé M. l'architecte Dumont de la construction d'une nouvelle église à Bouillon. Les travaux de cette église ont été poussés rapidement, et se trouvent en ce moment fort avancés.

<sup>3</sup> De Grave, *République des champs Élysées ou monde ancien*, 3 vol. in-8°, Gand, 1806.

## De Florenville à Villers-devant-Orval

23 septembre

Le cimetière de Florenville, avec l'église devant laquelle il se trouve, est placé tout au bord d'un immense rocher au pied duquel coule la Semoy. De ce cimetière, la vue est magnifique; c'est un véritable panorama, embrassant dans presque toute son étendue une des courbes les plus prodigieuses de la petite rivière. Le contraste de ce séjour des morts avec un lieu destiné à faire les délices de tout homme sensible, a quelque chose de profondément mélancolique, mais aussi quelque chose de doux et de consolant dont il est impossible de bien se rendre compte. Il semble que ces morts jouissent comme nous-mêmes de toutes les beautés qui se déroulent à nos regards; et cette idée, quelque étrange qu'elle paraisse d'abord, nous est en quelque sorte naturelle: nous aimons tous à couvrir de verdure et de fleurs la tombe de ceux qui nous ont été chers.

En face du cimetière, de l'autre côté de la Semoy, s'élèvent en pente douce des coteaux verdoyants. Au centre de cette espèce de presqu'île formée par la rivière, on distingue un petit village qui porte, nous ne savons pourquoi, le singulier nom de *la Cuisine*. Beaucoup plus loin, sur la rive droite, doit se trouver l'ancienne ville de Chiny, qui n'offre plus aujourd'hui aucun genre d'intérêt. C'était au moyen âge le centre d'un petit comté, dont les habitants jouissaient d'un privilège particulier, bien rare à cette époque: celui d'être exempts de toute espèce de contributions, et d'être gouvernés par une sorte de jury composé de trois membres.

Chiny se trouve situé à peu près entre Florenville et Herbeumont, et cependant la Semoy, qui arrose l'un après l'autre ces deux derniers villages, serpente longtemps autour de Chiny avant de passer à Florenville. Ce n'est qu'en jetant les yeux sur la carte que l'on peut se faire une idée des étranges détours décrits par la rivière à partir du petit village d'Izel. Cinq fois de suite le capricieux cours d'eau se replie brusquement sur lui-même, pour ainsi dire en louvoyant, et chacun de ces replis est d'environ une lieue et demie.

Nous quittons enfin le joli cimetière, où la mort est entourée d'idées si calmes et si riantes, où un vain étalage de cyprès et de pierres sépulcrales ne vient pas effrayer les vivants par leur aspect sombre et sinistre. — Peut-être les philosophes accueilleront-ils nos paroles avec un sourire d'ironie, si nous avouons ici que nous formions tout bas le désir d'être inhumés en cet endroit.

En traversant de nouveau la grand'place de Florenville, et en prenant la route de Villers-devant-Orval, nous nous trouvons au milieu d'un immense troupeau de chèvres, avec lequel nous cheminons quelques instants. Rien de plus singulier que l'aspect de toutes ces chèvres de grandeurs différentes, au poil diversement nuancé, aux cornes plantées de la façon la plus variée et souvent la plus bizarre. Tous ces animaux s'avancent avec un ensemble parfait, et paraissent donner beaucoup moins de peine à conduire que des moutons ou des porcs: et cependant les traités d'économie agricole prétendent que les chèvres se forment difficilement en troupeaux.

Le bois de Florenville, par lequel nous nous dirigeons vers la célèbre abbaye d'Orval, est une partie de l'ancienne forêt de Chiny. C'est l'endroit le plus giboyeux des Ardennes, surtout pour le gros gibier. La chasse au loup, au sanglier, au renard, n'y est plus un simple amusement; elle y devient une nécessité. Il

n'est même pas rare de voir, l'hiver, les loups s'approcher des villages, et se jeter sur les bestiaux qui se trouvent à leur portée. Du reste, la forêt est vraiment superbe; nulle part peut-être on ne voit des chênes de la hauteur de ceux que nous rencontrons ici; nulle part on ne voit cette végétation puissante, que l'homme n'a pas encore façonnée, ou plutôt mutilée à sa guise.

Le village de Villers, qui n'était jadis que l'accessoire de l'abbaye d'Orval, s'appela naturellement Villers *devant Orval* pour se distinguer de la multitude des Villers répandus dans toute la Belgique et même en France. Aujourd'hui que l'abbaye, entièrement ruinée, est devenue elle-même l'accessoire du village, on dit: *l'abbaye de Villers-devant-Orval*; ce qui signifie proprement l'abbaye du village qui se trouve devant l'abbaye. Cet étrange abus de langage vient de nous occasionner un détour de plus d'une lieue, en nous faisant chercher à Villers même les ruines que, sans y prendre garde, nous avons laissées sur notre gauche.

Nous disons *sans y prendre garde*; en effet, il est impossible de penser que les quelques pans de murs sans style et sans caractère, que l'on aperçoit de la route, soient les restes de l'antique et puissante abbaye d'Orval. Ce n'est qu'en s'avançant dans la vallée, qui s'ouvre en un vaste demi-cercle, que l'on reste frappé d'étonnement, sinon d'admiration, devant l'énorme entassement de constructions de tout genre qui couvrent de leurs débris cette immense étendue.

Nous longeons d'abord un étang autour duquel s'élèvent quelques fermes et quelques maisons, à moitié restaurées, qui formaient autrefois les moulins et les forges de l'abbaye. Puis nous passons une porte, que l'on ferme encore tous les soirs, non pour empêcher qu'on n'enlève les décombres, mais qu'on ne les enlève sans permission; car chaque jour on y vient chercher d'énormes charretées de pierres qui servent à construire des habitations et à paver les routes. C'est avec une tristesse insurmontable que nous nous mettons à parcourir ces ruines, que le temps et les hommes semblent s'efforcer à la fois de faire entièrement disparaître.

Nous gravissons un des coteaux qui s'étendent le long de la vallée, et sur lesquels les anciens abbés avaient leurs jardins disposés en étages. Là à l'ombre de quelques touffes de lilas et de rosiers plantés peut-être encore par les moines, nous restons plusieurs heures à contempler ce vaste spectacle, à reconstruire par la pensée ces splendides monuments d'une époque à jamais passée, d'une civilisation à jamais éteinte.

Aucune situation ne pouvait paraître plus favorable pour y établir une de ces communautés religieuses qui servirent longtemps de centre et de foyer aux progrès de l'esprit humain. Loin de tout contact du monde, réunissant dans l'enceinte de leur monastère tous les arts, toutes les sciences, toutes les industries, dont ils favorisaient les développements au moyen de leurs immenses richesses, les moines de l'abbaye d'Orval durent exercer la plus grande influence sur la civilisation du moyen âge. Perdus au milieu des forêts, tranquilles et solitaires dans l'admirable vallée où s'élevaient leur cloître et leur église, ces religieux avaient réalisé l'idéal d'une vie commune que les vices et les passions des siècles suivants ont fait depuis considérer comme impossible.

L'utilité réelle que présentait l'abbaye d'Orval dans ce pays primitif et sauvage, se prolongea même jusqu'au dernier siècle. Plusieurs religieux, instruits dans le droit et la médecine, étaient appelés, consultés de toutes parts; une pharmacie complète offrait gratuitement aux malheureux les remèdes dont ils avaient besoin; des forges, des ateliers de toute espèce donnaient au commerce de la contrée une activité fort grande; et, pendant trois jours consécutifs, tout voyageur, sans distinction, recevait à l'abbaye même l'hospitalité la plus généreuse.

L'histoire du monastère d'Orval est un peu celle de tous les grands monastères qui furent établis dans nos contrées. Les

commencements de cette abbaye offrent pourtant un intérêt que l'on ne retrouve point ailleurs; les vieux chroniqueurs présentent sous ce rapport des détails qui, quoique intimement liés à l'histoire de la Belgique, tiennent beaucoup du roman. Nous nous permettrons de reproduire ici cette sorte de légende, que nous empruntons presque textuellement à l'abbé Bertels, mais en faisant toutes nos réserves, et en l'accompagnant d'un commentaire indispensable.

C'est en l'année 1070, sous l'empereur d'Allemagne Henri IV, que des moines bénédictins venus de la Calabre, après avoir parcouru toute la Lotharingie, trouvèrent cet endroit si merveilleusement situé, si éminemment propre à «l'exercice de la philosophie chrétienne», qu'ils résolurent de s'y établir. Ils en demandèrent la permission au comte de Chiny, qui leur accorda toutes les facilités possibles, en mettant à leur disposition le bois de ses forêts et les pierres de ses carrières.

Quelque temps après (1076) mourut Godefroid le Bossu, duc de Lotharingie, laissant une jeune épouse, Mathilde, fille du comte de Bar, et un fils âgé de huit ans. La pauvre duchesse vint, avec son enfant, chercher des consolations près de son parent par alliance, le duc de Bouillon Godefroid (l'auteur se trompe; ce ne peut être qu'Eustache, gendre de ce Godefroid qui était mort en 1070).

Or, durant l'hiver suivant, qui fut très-rigoureux, la Semoy gela fortement: chose assez rare pour que le peuple d'alentour accourût voir le phénomène, et s'avisât de donner sur la rivière même des jeux et des spectacles. Mathilde s'y trouvait aussi avec son fils, lequel, en sautant et en jouant, s'avança dans un endroit dangereux où la glace se rompit sous ses pas. La chute fut si violente que le corps du pauvre petit disparut complètement dans l'eau, tandis que la tête, séparée du tronc, roula sur la surface glacée.

Tout ce récit est-il bien exact? Nous n'oserions l'affirmer. Les autres historiens ignorent complètement l'anecdote de l'abbé d'Epternacht; aucun ne fait mention de l'existence d'un enfant qu'aurait eu Godefroid le Bossu; la plupart rapportent même que ce duc de Lotharingie, se trouvant sans postérité, aurait désigné pour son héritier son neveu Godefroid de Bouillon. Quoi qu'il en soit, si l'on veut admettre un instant le fait comme vrai, ce serait à cause de l'accident raconté plus haut que Godefroid de Bouillon aurait été plus tard élevé au trône de Lotharingie, titre qui, outre son courage personnel, contribua sans doute à lui donner une certaine importance parmi les princes croisés. En suivant cette hypothèse, il est assez singulier de penser que nous devons peut-être à ce que la Semoy aurait un jour gelé, contre son ordinaire, la gloire de compter un prince belge pour premier roi de Jérusalem. — Mais reprenons notre légende.

L'horrible mort de son enfant rendit Mathilde presque folle; sans cesse elle voyait en rêve la tête de son fils rouler sur la glace; rien ne pouvait arracher la pauvre mère à son désespoir. Le comte de Chiny, soit pour la distraire, soit pour lui procurer quelques consolations religieuses, la conduisit un jour au monastère que l'on était en train de bâtir. Mathilde examina les nouvelles constructions, causa quelque temps avec le prieur qui lui montra une source abondante jaillissant du rocher et répandant la fertilité dans cette belle vallée. La duchesse, ayant mis la main dans la fontaine pour juger de la fraîcheur de l'onde, y laissa tomber son anneau nuptial, qui disparut bientôt à ses yeux. Comme elle attachait un grand prix à ce joyau qui lui rappelait un époux chéri, les religieux lui conseillèrent de dire une prière devant une petite madone qu'ils avaient rapportée de la Calabre. A peine la prière était-elle finie, que l'anneau reparut entre les sables bouillonnants de la fontaine, et s'éleva même jusqu'à la surface de l'eau. Mathilde le prit en disant: «Voilà l'or que je cherchais; je veux que cette heureuse vallée, qui produit l'or de cette manière, porte désormais le nom de



vallée d'Or» (*aurea vallis, Orval*).

Cet événement arriva en l'an 1080, comme le témoignaient les archives et les registres du monastère. La duchesse Mathilde fit naturellement des largesses considérables à l'abbaye d'Orval, qui ne cessa, depuis cette époque, de prospérer et de s'accroître. En 1131, sous le pontificat d'Innocent II, saint Bernard vint y établir l'ordre de Cîteaux. Le premier abbé s'appela Constantin; son successeur, mort en 1152, fut Théodoric de Vitry... Mais que l'on ne s'effraye pas: nous nous garderons bien de donner ici la liste complète des cinquante abbés.

La splendeur et la puissance du monastère d'Orval atteignirent leur apogée vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, et surtout au XVIII<sup>e</sup>, jusqu'en 1793. Il est presque impossible de s'en faire une idée. A cette époque, les revenus de l'abbaye montaient annuellement à huit millions. Elle avait quatre-vingt-dix-neuf fermes considérables, et comme on n'avait point permis aux moines d'en avoir une centième, ils agrandirent celles qu'ils possédaient déjà; de sorte que telle de leurs fermes en valait dix des nôtres.

L'abbaye elle-même s'étendait sur vingt et un hectares de terrain. Rien n'égalait le faste de ces demeures, ornées de tout ce que l'industrie, de tout ce que les beaux-arts avaient pu imaginer de plus riche et de plus beau. Véritable résidence royale, entourée d'une véritable ville, c'était, de l'avis de tous les écrivains contemporains, la plus belle abbaye du monde... (...)

Aujourd'hui, des pans de murs à moitié écroulés, des bâtiments déserts privés de toitures, des salles envahies par le lierre et la charmille, des tronçons de colonnes, des ogives brisées; à la place des limpides fontaines, des flaques d'eau verdâtre et croupissante; à la place des somptueux jardins, quelques carrés de légumes misérablement cultivés; et partout des amas de décombres, partout des ronces et des orties: voilà l'aspect de la magnifique abbaye d'Orval.

## De Villers-devant-Orval à Virton

24 septembre

Nous sommes logés à Villers chez M. Pignolet, à l'hôtel d'Orval. Le village est situé à l'extrémité d'un angle très-aigu que forme le territoire belge dans le territoire français. Un simple petit ruisseau, ombragé de grands peupliers, et qui coule devant nos fenêtres, sert de limite aux deux pays.

Aussi M. et madame Pignolet prétendent-ils qu'ils sont Français. Nous tâchons de leur prouver, la carte à la main, qu'ils se trompent complètement; nous ne pouvons réussir à les convaincre. «Nous parlons le français, dit M. Pignolet, nous ne pouvons pas sortir de chez nous sans nous trouver en France, le ruisseau qui passe devant notre porte coule vers le Chiers, rivière exclusivement française: je ne vois pas pourquoi nous ne serions pas Français.» Après tout, il est certain qu'une limite tracée de cette façon est parfaitement arbitraire, et M. Pignolet nous paraît bien avoir quelque peu raison.

Nous quittons Villers par une véritable matinée d'été. L'atmosphère est imprégnée d'une chaleur moite et douce, et les émanations végétales, qui se dégagent de toutes parts sous l'influence de cette chaleur, nous font éprouver les sensations les plus bienfaisantes. Le climat a réellement changé; ce n'est plus l'air vif, la température âpre de Bastogne ou de Bertrix. On sent que le plateau des Ardennes a considérablement diminué d'élévation.

Comme nous devons passer de nouveau devant l'abbaye d'Orval pour prendre la route de Virton, nous ne pouvons nous empêcher de jeter un dernier coup d'œil sur ces ruines. Nous avons d'ailleurs à examiner avec plus d'attention les restes de l'ancienne église, dont l'architecture nous a paru digne du plus grand intérêt.

Le style de cette église est celui de la transition du roman au

gothique. Il est curieux de voir le goût, l'entente parfaite avec laquelle l'architecte a su combiner des formes d'une nature toute différente. Il est vrai que l'ogive n'est encore ici qu'un plein cintre brisé, reposant sur des chapiteaux variés mais fort simples. Les piliers sont même cruciformes, comme les piliers romans, avec des colonnes engagées dans les faces, et des colonnettes remplissant les angles.

Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est l'extrémité du seul transept qui reste encore debout. On y voit trois baies cintrées, surmontées d'une archivolt simple qui repose, entre chaque baie, sur le chapiteau d'une gracieuse colonnette. Au-dessus, se dessine une magnifique rose à six feuilles, d'une forme toute particulière et bien rare pour l'époque.

En général, la simplicité et la parfaite harmonie de l'ensemble caractérisent à un haut degré ce charmant petit édifice. Il faut être bien peu artiste pour ne pas sentir son cœur se briser à la vue de la dévastation que ce monument a subie. Encore un modèle précieux perdu pour l'histoire de l'art! Encore un chef-d'œuvre architectural qui s'en va, pierre à pierre, sans qu'il se trouve quelqu'un pour le protéger contre les ravages du temps et le vandalisme des hommes! Toute la partie supérieure du temple a déjà disparu; aucune ogive des voûtes n'est restée entière; l'enceinte même est complètement encombrée de débris de toute espèce, sur lesquels s'élèvent quelques trembles et quelques aubépines.

Nous jetons à peine un regard sur le reste des ruines; à part l'église, ce ne sont que des bâtiments reconstruits au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le style alors en vogue, et qui, dépouillés de l'ornementation qui leur était indispensable, n'offrent plus qu'une architecture informe et sans caractère. Si l'on veut comparer cette abbaye à celle de Villers-la-Ville près de Genappe, un seul mot suffira pour faire comprendre la différence qui existe entre les ruines de ces deux monastères: Orval est beaucoup plus grand, Villers beaucoup plus grandiose.

En continuant notre route, nous commençons par suivre un charmant ruisseau qui tantôt roule avec un sourd murmure, tantôt s'élance en vives et bruyantes cascades, le long d'une belle vallée qui n'est qu'un embranchement de la vallée d'Or. A notre gauche s'élèvent de superbes coteaux boisés; à droite, exposées au nord, se déroulent des montagnes arides, privées de toute végétation. Sur le versant d'une de ces montagnes apparaît le coquet village de Liem, avec ses maisons irrégulières et rustiques. Plus loin, la route monte quelque peu, tourne brusquement sur la droite, et nous fait déboucher à Gérouville.

Gérouville est un gros et grand village, composé de quelques lignes de maisons, qui se prolongent assez loin en s'écartant l'une de l'autre. Au centre d'un de ces espaces vides s'élève une vieille église, toute noire de vétusté, sauf quelques nuances verdâtres produites par la mousse qui la recouvre.

Nous entrons, en face de l'église, dans une petite auberge bien propre, avançant dans la rue et tenue par madame Leclercq. Dans la chambre où nous dînons se trouvent, accrochés de chaque côté de la porte, deux charmants tableaux, fort anciens, d'une peinture vraiment remarquable. Sur l'un des deux on voit un personnage vêtu d'une longue robe et tenant à la main une fleur de lis qu'il présente à un enfant. Nous demandons à madame Leclercq de nous vendre ces toiles dont nous avons grande envie et dont elle n'a probablement que faire; mais elle nous répond qu'elle ne les céderait à aucun prix, que ces tableaux proviennent de l'abbaye d'Orval, et que c'est un souvenir que sa mère lui a laissé.

La première chose que nous apercevons, au sortir de Gérouville, est un orme magnifique, d'une grosseur prodigieuse, s'élevant isolément au centre d'un large plateau. Le chemin qui nous conduit à Virton est assez direct et peu varié dans ses aspects. Préoccupés des antiquités romaines que l'on a souvent découvertes aux environs de cette dernière ville, nous

nous imaginons facilement que certaines pierres placées sur le bord de la route, et à moitié rongées par le temps, pourraient bien appartenir à cette époque reculée. Tandis que nous nous efforçons de déchiffrer quelques caractères inscrits sur l'un de ces débris, un pauvre paysan qui bêchait la terre s'approche de nous. Il nous apprend naïvement, dans le seul but d'aider nos recherches, qu'en cet endroit un soldat prussien a été assassiné pendant la *révolution des patriotes* (sans doute l'expédition de 1792), et qu'en guise d'expiation, on y a élevé cette croix mortuaire dont les bras ont été depuis abattus. Honteux et confus de notre méprise, nous finissons cependant par en rire de bon cœur, en nous retrouvant dans la même position que ce savant antiquaire si bien dépeint par Walter Scott dans un de ses plus jolis romans.

Le village de Meix (prononcez *Meiche*), où nous arrivons, présente un aspect tout original, et tout particulier aux villages de ce canton, qui n'appartient déjà plus aux Ardennes proprement dites. Les maisons, contiguës et bien alignées, sont construites sur le même plan, et arrangées d'après le même goût; elles sont en briques, sauf l'encadrement des fenêtres, qui est en pierres de sable d'un beau jaune. Par devant, le long de la route, s'étendent des carrés de fumier où les poules, les canards et les porcs courent en pleine liberté. Puis, à chaque fenêtre, des fleurs de toute espèce, plantées dans des pots de terre vernissée, donnent à chaque habitation un air de gaieté calme et charmante.

En passant par Meix (prononcez toujours *Meiche*), nous apercevons une enseigne volante portant en grosses lettres : HALTE-LA, ICI L'ON VEND DE LA BONNE BIÈRE. Pas moyen de résister à une injonction aussi formelle, à une promesse aussi séduisante. Nous entrons dans le cabaret. L'hôtesse, à qui nous demandons des renseignements sur les hôtels de Virton, nous conseille d'aller loger chez le *blanc Mersch*. C'est déjà la seconde fois que l'on nous indique cet aubergiste, en lui donnant le même sobriquet.

De Meix nous arrivons à Robelmont, puis à Houdrigny, en apercevant dans le lointain, à notre droite, Dampicourt, et une colline isolée que l'on appelle Montquintin. Tous ces villages présentent l'aspect que nous avons décrit plus haut. Passé Houdrigny, nous prenons, à travers champs, un sentier qui doit nous conduire, en montant un peu, directement à Virton,

D'ici, la ville paraît entièrement cachée derrière la montagne que nous gravissons. Une seule tour carrée, d'une espèce de style grec ou romain, se montre à nos regards. Nous ne savons que faire de cette tour, lorsqu'en approchant nous distinguons tout à coup une grande croix de fer qui la surmonte : c'est donc le clocher d'une église; il n'y a pas à en douter.

Mais notre étonnement s'accroît de plus en plus lorsqu'en pénétrant dans la ville, et en nous dirigeant vers cette même église, nous nous trouvons en face d'un véritable temple grec. Quatre colonnes ioniques, surmontées de l'architrave, de la frise, de la corniche et du fronton triangulaire, rien n'y manque... A coup sûr, ce n'est pas là une église chrétienne, ce n'est pas là une construction faite par des architectes de nos contrées, de nos climats. Il est évident que voilà un monument qui doit remonter tout au moins à l'époque de la domination romaine, peut-être plus haut encore. Si c'était le fameux temple de Jupiter tonnant? ce temple qui, d'après quelques historiens, a donné son nom à la ville? — Car on sait que Virton vient tout naturellement de *vir tonans*, qualification que les poètes donnaient au maître des dieux.

Cependant, après avoir remarqué quelques détails d'assez mauvais goût, quelques proportions assez mal prises, quelques endroits même où la construction, contraire aux lois de la statique, se trouve dénuée de tout caractère de solidité, certains scrupules s'élèvent dans notre esprit. Il est impossible que les Grecs ou même les Romains aient jamais bâti de cette manière.

Pour en avoir le cœur net, nous en parlons à M. Mersch, chez lequel nous nous sommes décidés à passer la nuit. Nous apprenons alors que ce fameux temple a été élevé quelque temps avant la révolution de 1830, par un architecte du roi Guillaume. «Et comme cet architecte était protestant, ajoute notre hôte avec une sorte d'indignation, il nous a *flanqué* là une église de protestants.»

## De Virton à Arlon

25 septembre

L'étymologie la plus simple de *Virton* se trouve dans le nom d'un joli ruisseau qui passe par cette ville et qui s'appelle le *Ton*. Si l'on réfléchit que les campagnes traversées par ce ruisseau sont les plus fertiles, les plus verdoyantes de la contrée, que l'ancien nom même de la ville était *Verton*, on sera conduit à penser que ce mot provient assez naturellement du *vert Ton*.

L'abbé Bertels, que l'on a, par erreur, accusé d'avoir inventé l'étymologie *vir tonans*, — et qui du reste en était bien capable, — avoue au contraire qu'il a fait toutes les recherches possibles pour trouver l'origine du mot Virton, sans pouvoir y parvenir. Dans cet embarras il se rejette, comme d'ordinaire, sur le celtique.

Quoi qu'il en soit, Virton n'en est pas moins, de l'avis de tous les auteurs, l'une des plus anciennes villes du Luxembourg. Mais il ne faut pas perdre de vue que le Virton cité par ces auteurs n'occupait point l'emplacement de la ville actuelle. A un quart de lieue plus loin, en descendant la petite rivière, on arrive à un village de l'aspect le plus pittoresque, que l'on appelle *Vieux-Virton*. C'est là le Virton véritable, brûlé en grande partie pendant les guerres de Louis XIV. C'est aussi là que se trouve le château de M. Casaqui, où, depuis quelques années, MM. Maus, ses neveux, ont rassemblé des médailles, des antiquités nombreuses, produits des fouilles faites par leurs soins.

Avant de prendre la route d'Arlon, nous dirigeons nos pas vers le château de Latour, situé à une demi-lieue sud-est de Virton. Cette demeure fut acquise, il y a près de deux siècles, par une branche de la famille de Baillet. Les seigneurs de Baillet-Latour comptent un homme d'État distingué, Christophe-Ernest, président du grand conseil de Malines et plus tard du conseil privé, qui obtint le titre de comte par lettres patentes du 10 mars 1719. Ce titre passa, par diplôme du 6 mai 1744, à un de ses parents, Jean-Baptiste de Baillet, dont le fils s'illustra plus tard comme feld-maréchal au service de l'Autriche.

Le château de Latour, que nous allons visiter uniquement pour le souvenir d'une gloire nationale, offre peu d'intérêt au point de vue archéologique ou pittoresque. Ce n'est plus qu'un bâtiment carré, privé de toit et de fenêtres, et dont une partie a été convertie en ferme. Ces murailles nues et tristes s'élèvent sur une colline, au milieu d'un bouquet d'arbres, tout à côté d'un village riche et populeux.

De là, prenant de nouveau notre course à travers les bois et les campagnes, nous regagnons au village d'Èthe la route d'Arlon. La voie directe nous semble toujours aussi ennuyeuse, et par suite aussi longue; mais il faut bien en prendre son parti et s'en consoler le mieux possible, attendu qu'il serait assez difficile d'arriver au chef-lieu de la province de Luxembourg autrement que par une grande route. Au moment actuel, sept chaussées différentes, partant d'Arlon, rayonnent dans toutes les directions; et l'on comprend qu'en approchant de cette ville, le voyageur le plus vagabond, le touriste le plus flâneur doit tomber inévitablement dans l'une ou l'autre de ces chaussées.

Quelques chapelles, quelques lavoirs publics, se présentent de distance en distance sur les bords du chemin. Ces petits édifices, blanchis à la chaux, sont couverts d'inscriptions écrites au crayon ou tracées au canif. On y voit des pensées, des devises,

des noms propres, en français et en allemand, écrits le plus souvent par des étudiants prussiens qui ont passé par ici pour aller en France. C'est tantôt l'expression d'un regret pour la patrie qu'on vient de quitter; tantôt une parole de joie et d'espérance; le plus souvent, un sentiment d'enthousiasme pour cette France qui, par rapport à l'Allemagne, semble la terre promise de la civilisation et de la liberté. Nous ne pouvons lire sans émotion quelques-unes de ces pensées venues du plus profond de l'âme, s'échappant avec une force irrésistible de cœurs qui ont besoin de s'épancher.

Bientôt paraît entre les arbres une flèche élançée, svelte, aiguë, qui révèle à nos regards le petit village de Saint-Léger. Nous nous empressons d'entrer à la première auberge, où nous dinons en compagnie de plusieurs marchands de vin qui se dirigent vers la Moselle. De Saint-Léger à Châtillon il n'y a que quelques pas. La route continue en s'élevant peu à peu, traverse des bois magnifiques, au sortir desquels les panoramas les plus beaux et les plus variés se déroulent successivement à nos yeux.

Arlon est situé sur un plateau si élevé par rapport au pays d'alentour qu'on aperçoit cette ville à une distance considérable. De quelcôté qu'on arrive, on distingue tout d'abord l'église des Capucins qui domine le reste des habitations, puis les grands bâtiments construits depuis quelques années pour les écoles et l'administration provinciale. Ces bâtiments rappellent au voyageur que la petite ville d'Arlon, jadis sans aucune importance, est devenue tout à coup chef-lieu de province par l'exécution du traité des vingt-quatre articles.

Nous atteignons enfin la nouvelle capitale du Luxembourg, où nous avons résolu de terminer notre voyage pédestre. Un coup d'œil jeté sur la ville suffit pour nous faire connaître ce qu'elle offre de curieux ou de remarquable. A part l'église des Capucins qui, par sa situation, offre les plus jolis points de vue, nous ne pouvons compter aucun édifice qui soit réellement digne de fixer l'attention. Il est à croire qu'avec le temps, Arlon, prenant rang parmi les premières villes, s'embellira de plus en plus, se couvrira de véritables monuments, s'efforcera surtout d'enrichir ses collections et ses musées de quelques-unes de ces précieuses antiquités qui jadis foisonnaient dans les environs.

Car c'est en rappelant son ancienne gloire, c'est en excitant la curiosité des savants et des artistes, c'est en présentant un véritable attrait sous le rapport de l'histoire et de l'archéologie, qu'Arlon peut acquérir une importance réelle aux yeux des voyageurs et des étrangers. Et ces souvenirs ne lui manquent pas. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir ce que les anciens auteurs disent des commencements de cette ville, de sa splendeur pendant la domination romaine.

Arlon figure dans l'ouvrage appelé vulgairement *l'Itinéraire d'Antonin*, comme une des six stations de la route romaine qui allait de Reims à Trèves. Sous le nom d'*Orolaunum*, Arlon forme la quatrième de ces stations, à partir de Reims.

Le père Wiltheim, qui, enfoui dans son immense érudition, ne s'enthousiasme pas à la légère, dit que, parmi les *vicos* de la province, Arlon est le plus remarquable par ses monuments romains. Il mentionne, avec force dissertations, interprétations, conjectures et citations, cent dix pierres sculptées: statues, bas-reliefs, vases, effigies de dieux et de déesses; et cela sans compter les inscriptions et les médailles. Ces cent dix pierres, trouvées à Arlon, existaient encore du temps de Wiltheim, soit à Trèves, soit à Luxembourg, soit à Arlon même, et il en donne, à la fin de son ouvrage, les divers dessins <sup>1</sup>.

Parmi ces antiquités, on découvrit, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, une pierre quadrangulaire, de grande dimension, ornée d'inscriptions et de figures. L'abbé Bertels, qui vivait à cette époque, conjectura que ce devait être la base d'un autel de la Lune. Car *Orolaunum*, qui était devenu *Arlunum*, était alors regardé comme bâti sur l'emplacement d'un temple de Diane ou Phébé, et comme tirant son nom d'*ara Lunæ*, autel de la Lune.

*On ne s'attendait guère  
A voir Diane en cette affaire;*

mais à quoi l'on s'attend moins encore, c'est à voir Bertels conclure de cette même trouvaille que la fondation d'Arlon remonte... au temps du patriarche Abraham. Voici son raisonnement :

Notre autel de la Lune ressemble beaucoup à la colonne d'Igel; la colonne d'Igel a dû être construite peu de temps après la fondation de Trèves; la fondation de Trèves a dû précéder la fondation de Rome de treize cents ans: donc... etc.

Nous nous permettrons de rapporter ici tout un passage de ce bon abbé Bertels, relatif à ses conjectures sur les premiers temps d'Arlon, et surtout fort intéressant par la naïveté du style et des idées.

Après avoir parlé, avec le plus grand éloge, du révérend père Jean Thenens, religieux du couvent des Carmélites à Arlon, Bertels continue en disant: «J'ai été plusieurs fois trouver le vénérable père, pour qu'il me racontât la vérité sur le commencement et l'origine d'Arlon (car je savais qu'il avait une grande familiarité avec les échevins de la ville). Il m'affirmait qu'il s'en était souvent informé près d'eux, parce que là où il y a beaucoup de têtes, il y a beaucoup de sens; et le plus ancien du collège disait avoir appris de ses prédécesseurs que la première fondation d'Arlon avait eu lieu au temps d'Abraham. Il ajoutait qu'il y avait, en cet endroit, trois tours d'une si grande élévation, que par un jour serein on pouvait, du haut de ces tours, voir tout le pays à dix milles à la ronde; et, à cause de cette même élévation, une multitude de corbeaux avaient coutume de voler aux environs avec des croassements continuels. De là, dit-on, ce lieu fut appelé *Ravensburgh* (bourg des corbeaux). Dans la suite, cependant, il prit le nom d'*Arlunum*, à cause de l'autel de la Lune<sup>2</sup>. »

Des raisons si péremptoires n'empêchèrent pas le père Wiltheim, qui écrivit quelques années après Bertels, de s'élever avec une sorte de fureur, et contre l'étymologie d'Arlon, et contre l'autel de la Lune, et contre Abraham, et contre les corbeaux. Il entreprit de prouver, par tous les moyens que lui offrait son immense érudition, que les récils de Bertels n'étaient que des fables. Il s'appuya sur toutes les inscriptions qu'il put déterrer, sur tous les actes qu'il put déchiffrer; il cita Cicéron, le Digeste, la loi des XII Tables; il appela même à son secours les historiens, les philosophes, les poètes, depuis l'antiquité jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle.

Et cependant le même Wiltheim avoue que Diane ou la Lune était la divinité spéciale du Luxembourg; qu'elle était adorée, sans doute à cause de la chasse, dans toute la forêt des Ardennes; qu'elle avait une statue colossale à Carum, non loin de Montmédy, un autre simulacre à Dinant, d'autres encore, nous ne savons combien, sur les bords de la Moselle. Il nous apprend même que Diane était souvent adorée chez les Romains sous le nom d'*Arduinna* ou *Ardoina*. A quoi bon alors tant discuter, tant combattre? A quoi bon enlever aux habitants d'Arlon une tradition à laquelle ils tenaient, par une sorte d'amour-propre national sans doute bien légitime.

Heureusement, l'ouvrage du père Wiltheim resta comme enseveli, dans les bibliothèques de quelques monastères, et jamais les Arlonais n'en entendirent parler. Mais, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le père Bertholet, dans le premier volume de son *Histoire ecclésiastique et civile de Luxembourg et de Chiny*, eut le malheur d'attaquer de nouveau la légende d'*ara Lunæ*; il reproduisit quelques-uns des arguments de Wiltheim, et alla jusqu'à ne voir dans le fameux autel de Diane que la pierre sépulcrale «de quelque agent dans les affaires».

Aussitôt grand émoi de la part des habitants d'Arlon, qui crient au sacrilège, au scandale. Ils se hâtent de faire imprimer une réfutation en règle, intitulée : L'ANCIENNE TRADI-

TION D'ARLON, *injustement attaquée par le R.P. Bertholet, jésuite; mais justement défendue par la ville et magistrat d'Arlon* (Luxembourg, 1744).

Sans doute Bertholet ne s'attendait guère à une pareille bombe; sans doute il ne s'était pas rappelé combien il est toujours dangereux de chercher à détruire les préjugés nationaux, de choquer même l'innocente prétention qu'ont les communes, comme les familles, de remonter à la plus haute antiquité. Il en fut assez puni par la curieuse brochure, dont nous nous bornerons à citer le commencement, pour donner une idée du reste.

« La ville et magistrat d'Arlon (*sic*) ne peuvent se dispenser de répondre à un écrivain nouveau qui entreprend de les combattre sur un sentiment dont ils sont certainement mieux instruits que lui. Sentiment qu'il traite de *Tradition populaire n'ayant*, dit-il, *de fondement que dans une similitude, ou jeu de mots*. Les outrés critiques ont cela de propre, que dans ce qu'ils avancent, ils parlent d'un ton absolu et décisif, ils sont présomptueux, ont l'imagination féconde, et l'audace pour partage. Ils n'estiment que ce qu'ils croient de savoir: mais on peut penser, sans leur faire tort, qu'ils parlent souvent sans connaissance de causes. »

Plus loin l'écrivain officiel ajoute :

« Peut-on trouver une étymologie plus juste, plus vraisemblable, et par conséquent plus recevable, qu'*Arlunum* vient d'*ara Lunæ*, comme *Dionantum* (Dinant) d'*antrum Dianæ*, et tant d'autres? ».

Le rapprochement n'est pas heureux; mais il n'en est pas moins vrai que les Arlonais se trouvaient parfaitement dans leur droit, et que la tradition dont ils se montraient si jaloux était, après tout, aussi respectable que d'autres admises sans difficulté par Bertholet lui-même. D'ailleurs, il n'appartenait pas à Bertholet de produire cette critique en son propre nom, puisque, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres, il ne faisait que copier sans le citer, l'ouvrage encore inédit du père Wiltheim.

N'oublions pas d'ajouter que la base de l'autel de Diane, ou du moins la pierre que l'on regardait comme telle, servit ensuite de base à un autel de la Vierge. On y grava six distiques latins dont nous reproduisons ici la traduction en vers, faite par l'auteur de la brochure citée plus haut.

*La Lune dans ce lieu, jadis fameuse idole,  
A fait place à Marie, en étant le symbole.  
Si son profane autel donna le nom d'Arlon,  
Arlon, prends aujourd'hui de Marie ton nom,  
Et rends à ta nouvelle et divine Maîtresse  
L'honneur que tu rendais à l'ancienne déesse.  
Ses profanes débris prouvent que tes aïeux  
En foule à cette idole accouraient en ces lieux.  
A la Lune mystique offre le même hommage,  
Elle est de ton salut l'assurance et le gage.  
Redoublez donc vos pas; venez, grands et petits;  
Marie de vos vœux redoublera le prix.*

Quel dommage, pour les savants et les érudits de nos jours, que cette précieuse pierre ait été brisée lors de la révolution française!

<sup>1</sup> Voy. WILTHEMII *Luciliburgensia*, lib. VI, cap. 6-15, et planches 56 à 78, fig. 216 à 326.

<sup>2</sup> BERTELII, *Historia Luxemburgensis. De oppido Arlunensi*, p. 147 et seqq.

## Arlon

26 septembre

Comme nous l'avons déjà dit, c'est à Arlon que s'arrête notre voyage pédestre. Il ne nous reste plus qu'à regagner nos foyers, au moyen d'une de ces voitures que l'on appelle, sans doute par antiphrase, des diligences. Ah! que n'avons-nous maintenant à notre disposition cette voie rapide et directe que nous nous sommes efforcés de montrer non-seulement comme utile, mais comme indispensable dans les Ardennes!

Il n'y a, effectivement, de l'avis de tout le monde, que deux manières de parcourir un pays, de voyager en général: voyager pour voyager, et voyager pour arriver. La première manière est celle que nous avons suivie depuis dix-sept jours, de Liège à Arlon; la seconde, celle que nous allons mettre en usage pour accomplir notre retour à Bruxelles. Pour la première il faut, comme nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage, aller à pied, l'album sous le bras, le sac sur le dos, s'arrêtant à tout bout de champ, examinant avec curiosité les moindres choses que l'on rencontre sur son passage; pour la seconde, il faut courir le plus vite et le plus directement possible, il faut avoir des bateaux à vapeur ou des chemins de fer. Toutes les deux sont utiles, l'une pour la vie de l'âme, l'autre pour la vie positive; toutes les deux sont agréables, parce que toutes les deux ont leur but et leur intérêt.

FIN

### TABLE

Introduction . . . . .	2
De Liège à Comblain-au-Pont . . . . .	2
De Comblain-au-Pont à Durbuy . . . . .	4
Durbuy . . . . .	5
De Durbuy à Marche . . . . .	6
De Marche à la Roche . . . . .	7
De la Roche à Bastogne . . . . .	9
Bastogne . . . . .	11
De Bastogne à Saint-Hubert . . . . .	13
Saint-Hubert . . . . .	15
De Saint-Hubert à Bertrix . . . . .	17
Bertrix . . . . .	19
De Bertrix à Bouillon . . . . .	20
De Bouillon à Florenville . . . . .	22
De Florenville à Villers-devant-Orval . . . . .	23
De Villers-devant-Orval à Virton . . . . .	25
De Virton à Arlon . . . . .	26
Arlon . . . . .	28
Conclusion . . . . .	28